

8^{me} ANNEE

NOUVELLE SERIE

SIMO UN

CAMUS L'ALGERIEN

MOHAMMED EL HAZIZ KESSOUS

EMMANUEL ROBLES

MOULOUD FERAOUN

GABRIEL AUDISIO

MARGUERITE TAOS

MARCEL MOUSSY

RENE JEAN CLOT

CATHERINE LEROUVRE

DJAMILA DEBECKE

EDMOND BRUA

JEAN PELEGRI

KADDOUR M'HAMSADJI

CLAUDE DE FREMINVILLE

MOHAMMED DIB

PIERRE BLANCHAR

*

CHRONIQUES ET NOTES *par Abdelka&er*
OujAi, Jean-Claude Benichou, Rin,

Charles PONCET

CAMUS à ALGER

Kaddour M'HAMSADJI

LA DÉVOILÉE

THEATRE

Préface d'Emmanuel Robles

EDITIONS Py SERVIE

gme ANNEE — NOUVELLE SERIE — NUMERO SPECIAL 31

CAMUS L'ALGÉRIEN

<i>Editorial</i>	2
Mohammed-El-Aziz KESSOUS <i>Albert Camus et l'honneur de l'homme</i>	3
Emmanuel ROBLES <i>Visages d'Albert Camus</i>	13
Mouloud FERAOUN <i>Au-dessus des haines</i>	18
Gabriel AUDISIO <i>Fidélité de Camus</i>	20
Marguerite TAOS <i>Hommage à Albert Camus</i>	22
Marcel MOUSSY <i>Rencontres</i>	25
<hr/>	
René-Jean CLOT <i>Camus</i>	29
Catherine LEROUVRE <i>Amour de la vie</i>	34
Djamila DEBECHE <i>Notre frère Albert Camus</i>	38
Edmond BRUA <i>Moment</i>	44
Jean PELEG-RI <i>L'Exil et le royaume</i>	45
Kaddour M'HAMSADJI • <i>La grande colère de l'absurde</i>	52
Claude de FREMINVILLE <i>Camus et le secret</i>	54
<hr/>	
Mohammed DIB <i>Dans un monde en ruines...</i>	57
Pierre BLANCHAR <i>Albert Camus, artisan de théâtre</i>	58

*

CHRONIQUES

Abdelkader Oujdi : <i>Poètes Nord-Africains</i>	69
Jean-Claude Benichou: <i>A propos (L'« Un sac d'embrouilles»</i>)	72
Rin : <i>Les peintres à Oran</i>	74

ALBERT CAMUS était notre ami. Il suivait de près notre revue, y collaborait, savait qu'elle vivait pauvrement, sans la moindre subvention officielle, avec le seul appui de ceux qui, en Algérie et hors d'Algérie, apprécient l'effort désintéressé, sans compromission d'aucune sorte.

A maintes reprises, il avait manifesté son estime pour notre équipe parce qu'elle travaillait, modestement, certes, mais avec foi, à révéler toutes les richesses spirituelles de cette terre nord-africaine.

Sa fidélité représentait pour nous un encouragement des plus précieux. Son nom figurait encore au sommaire de notre précédent numéro consacré à Emmanuel Roblès et dont il avait accepté d'écrire la présentation.

D'Emmanuel Roblès il disait en terminant : « Son œuvre témoigne pour nous tous, qui nous réunissons aujourd'hui autour d'elle comme des frères de soleil. »

Nous voici, à présent, réunis autour d'Albert Camus pour un rendez-vous auquel il est intimement présent, de cette présence qui illuminait le cœur des hommes, autrefois lora des grandes fêtes solaires.

SIMOUN,

ALBERT CAMUS ET L'HONNEUR DE L'HOMME

KALIAYEV. — Pour savoir qui de toi ou de moi a raison, il faudra peut-être le sacrifice de trois générations. Quand cette pluie de sang aura séché sur la terre, toi et moi serons mêlés depuis longtemps à la poussière.

STEPAN. — D'autres viendront encore, et je les salue comme des frères.

KALIAYEV (criant). — D'autres... Oui ! Mais moi, j'aime ceux qui vivent aujourd'hui sur la même terre que moi, et c'est eux que je salue. C'est pour eutt que je lutte et que je consens à mourir. Et pour une cité lointaine, dont je ne suis pas sûr, je n'irai pas frapper le visage de mes frères. Je n'irai pas ajouter à l'injustice vivante pour une justice morte.

(Albert CAMUS «Les Justes»),

Il y a près de dix ans, au lendemain de l'explosion de la première bombe à hydrogène, André SIEG-PRID prévenait gravement ses contemporains :

« Pour la première fois, nous sommes en présence d'un mécanisme susceptible, sinon exactement encore de détruire la planète, du moins,

SIMOUN

« dès aujourd'hui, de la rendre inhabitable, im-« propre à la vie, sans même qu'une sorte de refuge « nous reste garanti. On sort du relatif de l'Histoire << pour se trouver tout à coup face à face avec la « mort de l'astre terre. »

Depuis, l'accroissement prodigieux des moyens de destruction collective et l'automatisation, plus inquiétante encore, des systèmes de leur mise en œuvre nous mettent, tous et indistinctement, à la merci d'un chantage diplomatique prenant mauvaise tournure, du geste d'un fou, ou, plus simplement, de la défaillance d'une mécanique. Nous risquons, désormais à chaque instant, de subir un cataclysme artificiel qui apporterait à l'incompréhensible aventure humaine sa conclusion peut-être logique après tout ?

Je ne crois pas que la hantise de cette apocalypse préoccupait l'esprit d'Albert CAMUS. L'honneur de l'espèce humaine lui importait davantage que son avenir, et il voyait bien que sa sauvegarde résidait dans la Conscience, par une référence continue aux valeurs morales inséparables de la condition de l'homme. Mais, érigeant la Conscience en un absolu que ne doit transgresser aucune « **Raison d'Etat** » **ni** une prétendue « efficacité **révolutionnaire** », il la désignait, du même coup, comme

peut-être, d'éviter l'irréversible.

Sans l'avoir nullement recherché, il était devenu, au cours de ces quinze dernières années, comme la personification de cette conscience, parce que, au scrupule qui formait le fond de son caractère et à l'indépendance qui était la marque de son tempérament, il joignait une exceptionnelle lucidité. Un an à peine après la fin de la guerre, au cours d'un voyage aux États-Unis, devant les maîtres et les étudiants de l'Université de Columbia, il exprimait déjà son inquiétude :

ALBERT CAMUS ET L'HONNEUR DE L'HOMME

« Maintenant qu'Hitler a disparu, nous avons « appris un certain nombre de choses. En premier « lieu gué le poison dont été chargé l'Hitlérisme n'a « pas été éliminé. Il demeure en chacun de nous. € Quiconque aujourd'hui parle de l'existence humaine « en termes de pouvoir, d'efficacité, de « tâches « historiques » le répand autour de lui. Un tel hom-« me est ' un assassin effectif ou en puissance. En « effet, si le problème de l'homme se ramène à une « tâche historique, quelle qu'elle soit, l'homme n'est « plus que la matière 'brute de l'Histoire, et. l'on « peut en faire ce qu'on veut » (1).

CAMUS n'exprimait pas là des alarmes vaines ; et les années, tumultueuses de l'après-guerre, que nous continuons à vivre n'ont plus cessé de lui donner tristement raison. Dès lors, avec une impartialité forçant le respect, il allait s'obstiner à contester à quiconque le droit de pétrir la pâte humaine à sa guise, d'utiliser la chair des hommes et de façonner leurs âmes à des fins doctrinaires ou par volonté de puissance. En lui devaient rapidement se reconnaître les adversaires résolus de l'esprit totalitaire dans ses manifestations avouées et brutales comme sous ses impostures au nom d'idéologies variées, les seuls! en vérité, à s'opposer aux forces concurrentes, mais tacitement complices dans un même mépris de la personne humaine, qui font peser sur le monde entier une menace mortelle de plus en plus précise.

Au lendemain de l'éclatante consécration: du Prix NOBEL, où il apparut comme le symbole juvénile de cette Liberté de l'Esprit constamment outragée, sa disparition devait être naturellement ressentie comme un deuil universel par ceux qui ne se contentent pas de combattre les fanatismes des autres mais savent se dresser, aussi, contre le fanatisme de leur propre clan.

Mais cette mort semble revêtir, de plus, une signi-

(1) Propos rapportés par Nicola CHIAROMONTE dans son étude « *La Résistance à l'Histoire* », parue dans la revue « PREUVES » (n° 110, avril 1960).

fiction quasi mystérieuse : Elle survient en ce moment précis où le terrible jeu engagé entre les grandes puissances prend un tour redoutable (2), et elle s'insère étrangement dans cette « **implacable mécanique de l'absurde** » dont l'auteur du « **Mythe de Sisyphe** » nous a précisément décrit le fonctionnement aveugle. Alors, on s'interroge anxieusement : Ne serait-elle pas un funèbre signe prémonitoire, ou pour le mieux, une ultime mise en garde du destin ?

**

Ce qui accroît notre angoisse et ajoute infiniment à notre tristesse, c'est que CAMUS était des nôtres, et le meilleur d'entre nous. Par le talent, certes, mais bien davantage par son ancienne tendresse, et demeurée toujours agissante, envers notre petite patrie algérienne. Ni l'éloignement et le temps, ni les fumées de la Gloire n'en avait terni en sa mémoire le souvenir. Malgré des tâches littéraires considérables, il maintenait étroitement des liens qui lui étaient très chers, pour les resserrer encore à l'arrivée du grand malheur qu'il s'efforçait depuis si longtemps de conjurer. Et, tel Antée trouvant des forces nouvelles chaque fois qu'il touchait le sol, à chacun de ses retours sur les lieux, devenus maudits, de sa jeunesse, il découvrait, dans l'horreur même de cette malédiction, d'autres justifications à sa fidélité aux valeurs essentielles dont il se réclamait.

n aimait l'Algérie d'un amour presque charnel ; et nul n'était plus sensible que lui à la séduction africaine, au ciel, à la lumière, à la mer d'un pays qui dispense sans mesure une incomparable joie de vivre. Il s'en réclamait avec une fierté égale à la fidélité avec laquelle il s'était voué à son service. Il écrivait : « **Les Français d'Algérie sont, eux aussi, et au sens fort du terme, des indigènes** », réhabilitant au passage, un mot qui avait pris parfois, et

(2) Ces lignes ont été écrites le 16 mai 1960, deux jours avant l'échec de la conférence au sommet, dont l'attente avait fait lever tant d'espairs...

stupidement d'ailleurs, un sens péjoratif. Mais cette nature méditerranéenne si généreuse, avec tous ses enchantements dont il ne se rassasiait jamais, il ne la séparait pas des hommes qui l'habitent et vers lesquels le portait une estime sans exclusives. Parce que tout se ramenait chez lui à l'**HUMAIN**.

L'Homme « absolu » qu'il défendait jalousement dans son intégrité physique et morale, n'était pour lui ni une abstraction, ni un homme particulier. C'était l'homme concret — et de partout. Mais rien ne lui était plus douloureusement concret que le fellah à la gandourah terreuse dont il avait partagé en Kabylie la fruste galette à l'huile ou le manoeuvre en haillons de friperie de son quartier de Belcourt. Rien, non plus, ne distinguait à ses yeux le camarade musulman de l'école ou du stade, devenu ensuite le compagnon des premières luttes politiques ou simplement l'ami, parfois le confrère dont il encourageait les débuts dans les Lettres ou le Journalisme. C'est à lui qu'il s'adressait en me destinant l'émouvant message publié en Octobre 1955 dans le premier numéro de « **Communauté Algérienne** » que je venais de fonder ; et il lui disait :

« *Et pourtant, vous et moi qui nous ressemblons tant, de même culture, partageant le même espoir, fraternels depuis si longtemps, unis dans l'amour que nous portons à notre terre, nous savons que nous ne sommes pas des ennemis et que nous pourrions vivre heureusement, ensemble, sur cette terre qui est la nôtre. Car elle est la nôtre et je ne peux pas plus l'imaginer sans vous et vos frères que vous ne pouvez la séparer de moi et de ceux qui me ressemblent.* » (3)

(3) Le texte de ce message a été reproduit intégralement sous le titre « *Lettre à un militant algérien* » dans « *Actuelles III* 3. (p. 123), paru au début de l'année 1958. Consacré entièrement à l'Algérie, cet ouvrage est le dernier publié Par Albert CAMUS, et revêt, ainsi, la valeur d'un testament. C'est une œuvre sensible et probe, où la Raison ne cesse de s'accorder avec le cœur. Chef-d'œuvre équilibré d'un ouvrier de la première heure de la cause de la paix en Algérie, qui contraste vivement avec les écrits intransigeants des ouvriers de la onzième heure !

A ce discours de l'amitié et de la fidélité, un « Jeune Musulman » devait répondre, quelques jours après, par un hommage d'autant plus sincère envers CAMUS qu'il n'épargnait pas à d'autres de justes critiques :

« Encore jeune étudiant à, Alger, vous avez eu, « en effet, la révélation d'un drame algérien gué « tant d'autres autour de vous, et qui vivaient pour-« tant votre vie, n'éprouvaient même pas le besoin « de nier — se contentant superbement de ne pas « l'apercevoir,

« C'est qu'ils étaient dépourvus de cette « cha-« leur humaine » qui réchauffe vos écrits, de cette « sympathie fraternelle et virile sans rien de cûm-« mun avec le paternalisme dégradant dont nous « refusons l'aumône — qui orientait vos premiers « reportages vers les multitudes laborieuses de notre € Kabylie.

« Si, à votre exemple, les « Algériens européens • » « avaient été nombreux à se sentir les concitoyens « des « Algériens musulmans », s'ils s'étaient préoccu-« pés de leur condition matérielle au lieu de se « durcilr dans un égoïsme, inconscient peut-têtreji « mais véritablement criminel et dangereux à la lon-« gué pour eux-mêmes, s'ils avaient fait effort pour « comprendre la légitimité de ces aspirations saines « vers la Justice, la Dignité, le Progrès, au lieu de « les rejeter systématiquement parce qu'elles trou-« blaient leur quiétude et risquaient, d'attenter à « leurs privilèges, nous n'aurions certes pas à déplo-« rer ensemble ces fureurs soudainement déchaînées « après s'être longtemps contenues, nous ne pleure-« rions pas tant de victimes innocentes, d'un élément « ethnique comme de l'autre, jetées comme holocaustes, à un régime d'iniquité s>. (4)

Très tôt, en effet, la déchéance du peuple algérien et sa profonde misère avaient accablé et révolté CAMUS. Pour les avoir dénoncées publiquement, et non sans vigueur, il s'était vu contraint de quitter l'Algérie. Mais elles demeuraient présentes en lui, ineffaçables. On en trouvera un témoignage, d'autant

(4) * Communauté Algérienne » û° 3 — 16 octobre 1955.

plus irrécusable qu'il est involontaire, dans sa nouvelle « L'Hôte » qui fait partie du recueil « L'Exil et îe Royaume », dont la publication remonte seulement à l'année 1957.

Le récit commence par l'évocation très brève, fugitive ainsi qu'un souvenir lointain, d'une scène particulièrement pénible : Un gendarme à cheval conduisant par une corde fixée à sa selle un Arabe qu'il doit livrer à la Justice. Or c'est, incontestablement, d'un fait ancien, mais précis, qu'il s'agit — et que j'ai reconnu en lisant la nouvelle de CAMUS :

Vers 1934 ou 1935, en effet, dans les Territoires du Sud, un syndicaliste Musulman, « coupable » de je ne sais plus quelle activité, avait subi cet odieux traitement. Sur un long parcours, durant plusieurs étapes, il avait été mené ainsi de son douar au chef-lieu de la Commune. Le « Secours Populaire » s'était saisi de l'affaire et avait édité des « cartes de solidarité » représentant le malheureux lié au cavalier qui l'entraînait. Albert CAMUS, alors âgé d'une vingtaine d'années, militait déjà dans un parti politique — qu'il allait abandonner, d'ailleurs très tôt. Il avait eu sous les yeux, sans aucun doute, ce document fort répandu dans les milieux qu'il fréquentait. L'image inhumaine avait tellement impressionné sa conscience, qu'elle y était demeurée enfouie. Longtemps après, elle avait ressurgi impérieusement, se reliant probablement dans son esprit au drame plus actuel qui affectait si vivement sa sensibilité, devenant une sorte de représentation symbolique de la répression dont trop de Musulmans étaient victimes.

Tout est, d'ailleurs, symbole dans cette nouvelle dense, au pathétique contenu. Le personnage principal en est l'instituteur de souche européenne DARU, complètement isolé parmi la population indigène d'un bled perdu. Invité à relayer le représentant régulier de l'ordre pour conduire à bonne destination le prisonnier, il libère au contraire celui-ci, qui refuse sa liberté pour s'en aller seul, sans plus aucune contrainte directe, vers la prison qui l'attend, comme

L'Humanité se précipite d'elle-même, en apparence, vers le destin fermé qui la guette. DARU, dont le geste n'a eu aucun témoin, regagne ensuite sa classe. Il y découvre une inscription anonyme, et toute récente, sur le tableau noir : « Tu as **livré notre frère, tu paieras** ». Le récit se termine sur cette note d'un désespoir muet : « **DARU regardait le ciel, le plateau, et, au-delà, les terres invisibles qui s'étendaient jusqu'à la mer. Dans ce vaste pays qu'il avait tant aimé, il était seul.** »

Le désespoir de DARU, c'est, bien sûr, celui de CAMUS lui-même face à la violence injuste d'où qu'elle vienne et à la haine aveugle ne s'embarassant même plus de justifications. La solitude de DARU c'est, encore, celle de CAMUS « **devant la disparition progressive de ce troisième camp où l'on pouvait encore garder la tête froide** » (5) le silence où il s'était volontairement renfermé « **afin de ne plus participer aux incessantes polémiques qui n'ont eu d'autre effet que de durcir les intransigeances aux prises** » (5).

De part et d'autre, en efflet, chacun entendait imposer sa solution propre, **inacceptable à priori par le camp opposé**, en recourant au moyen dégradant, **et rendant impossible n'importe quelle solution**, qui consiste à surexciter des passions s'alimentant à des réactions également naturelles : la révolte légitime des Musulmans contre le racisme colonial affirmé d'hier ou déguisé d'aujourd'hui ; la peur panique des Européens d'être chassés de l'Algérie ou de perdre leur nationalité française. Albert Camus, au contraire, condamnant l'affrontement stérile des passions tentait de dégager par la confrontation fructueuse des idées une solution intermédiaire mais moins de compromis que d'équilibre. C'est-à-dire une solution **fondamentalement** équitable, dont il jetait les bases en déclarant : « **Le temps des colonialismes est fini, il faut le savoir seulement et en tirer les conséquences** », (5). Puis : « **Je crois en Algérie à**

(5) « Actuelles III », page 23.

une politique de répartition, non d'expiation » (6). Ainsi en était-il arrivé à proposer « **une table ronde où se rencontreront à froid les représentants de toutes les tendances, depuis les milieux de la colonisation jusqu'aux nationalistes arabes** » (6), et à lancer l'idée d'une « **Trêve civile** » pour, à la fois, créer le climat moral favorable à une telle confrontation et mettre fin à l'intolérable « **massacre des innocents** » dont sa conscience était profondément révoltée. L'Histoire, un jour, dira qui porte la responsabilité de l'échec de sa généreuse tentative dont la réussite aurait épargné tant de sang et de larmes et évité, peut-être, l'impasse sans cesse plus étroite où nous allions être enfermés. On ne saurait cependant oublier qu'à Alger, où il était venu faire entendre directement son appel angoissé, il avait été accueilli par les huées méprisables d'une foule inconsciente — celle, précisément, qu'il voulait préserver de toute expiation — dressée contre lui par les mêmes « ultras » qui n'ont plus cessé de mettre obs-table à toute solution constructive !

**

Malgré ses découragements, CAMUS ne se résignait cependant pas à la dissociation morale, prélude d'une dislocation définitive, de cette Communauté algérienne dont tous les membres, indistinctement, faisaient l'objet de sa sollicitude fraternelle. Chaque fois que l'occasion lui en était offerte, il rompait son silence pour évoquer le drame qu'il vivait plus douloureusement qu'aucun autre ; et, même se taisant publiquement, il intervenait de toute son autorité morale pour faire rendre justice lorsque on lui signalait quelque part un acte d'arbitraire.

Il entretenait des contacts confiants avec ceux qui, refusant à son exemple la condition de victime comme l'état de bourreaui, voyaient en lui le seul,

(6) « Actuelles III », page 137.

peut-être — parce qu'il s'en était institué le défenseur partout où elles se trouvent — à réconcilier les victimes, sinon avec leurs bourreaux, du moins avec leurs complices involontaires au nom d'une solidarité ethnique trop souvent exaltée au détriment de la simple solidarité humaine. Il ne leur dissimulait pas ses inquiétudes, mais il les encourageait en leur communiquant ses espoirs. Le 6 novembre 1957, quelques semaines après l'attribution du Prix NOBEL, il m'écrivait, répondant à mes félicitations :

« Vous savez tout ce gué ce moment peut avoir aussi de douloureux pour moi et que je vous rein trouve dans une même peine. Je pars après-demain « en Algérie. A mon retour, peut-être ferais-je enco-« tentative, si j'apprends là-tas qu'une chance « existe d'Être utile. Mais dans tout cela vous êtes « le seul avec qui j'aie senti mon accord total et « à qui je veuille dire ma pensée fraternelle. »

Dans sa dernière lettre, qu'il m'adressait d'Alger le 26 mars 1959, il me disait encore : « **Ici beaucoup de choses changent et remuent — qui pourraient amener du bien, si la guerre cessait. Mais le malheur est qu'elle continue, par la force des choses.** »

Depuis, je n'ai plus eu de lui d'autre nouvelle que celle qui, le 4 janvier, a consterné le Monde.

La guerre ne s'est pas interrompue ; et il ne nous reste de lui que son souvenir, avec son exemple. Pour leur être fidèle, souvenons-nous, comme il n'a cessé de nous l'enseigner au cours de sa brève existence, que le rôle de l'intellectuel est, avant tout, « **d'éclairer les définitions pour désintoxiquer les esprits et apaiser les fanatismes, même à contre-courant** » (7). Alors, peut-être, pourrions-nous lui survivre — c'est-à-dire, simplement, mais intensément, comme il le voulait, « **être utile** ».

EL AZIZ KESSOUS.

; (7) « Actuelles III », page 24.

VISAGES D'ALBERT CAMUS

Ce soir du 4 janvier, dans la petite mairie d'un village de l'Yonne, je retrouvai Camus pour la dernière fois. On avait étendu le corps sur une civière. Je relevai le drap... Sous la lumière d'une lampe nue, il avait le visage d'un dormeur très las, enfoncé dans un épais sommeil. Mais une longue égratignure barrait le front comme un trait définitif en travers d'une page, comme le paraphe même de la mort.

A cette image qui me hante souvent, je veux superposer celle — lumineuse — du jeune homme que je rencontrai, il y a plus de vingt ans, à Alger, dans la minuscule librairie d'Edmond Chariot. Chariot qui commençait alors sa carrière d'éditeur, avait donné à lire le manuscrit de mon premier livre, « L'Action », à Camus, dont je connaissais seulement le nom pour avoir assisté à quelques spectacles du « Théâtre de l'Equipe ».

Je me souviens que j'étais en avance au rendez-vous. Je venais d'arriver de Blida où je faisais mon service militaire. De la soupente où Chariot avait installé son bureau, je vis entrer un garçon maigre, au visage osseux, avec un air de gravité qu'atténuait une certaine ironie du regard. Les premiers mots de Camus furent pour me questionner sur mon expérience de la caserne. Ensuite il m'entraîna dans un coin du café des Facultés, rue Michelet, pour parler de mon manuscrit.

Dans ce récit de violence et de passion brutale, une page l'avait particulièrement retenue, celle »ù

j'évoquais cette hantise de la mort qui obsédait l'un de mes personnages.

Qu'on me pardonne de me citer mais j'ai là, sous les yeux, le feuillet avec, dans la marge, la petite croix que Camus inscrivit au crayon.

Je disais que cette angoisse, parfois, semblait vider la vie de tout sens et que chacun de nous faisait effort pour s'en délivrer. « Les hommes passent comme l'eau d'un fleuve et parce qu'il y a toujours des hommes on oublie que ce ne sont pas toujours les mêmes. On finit par se croire éternel comme ces foules... » Et je disais aussi cette révolte de l'âme devant les signes quotidiens de notre irrémédiable défaite.

Je sais. Pas une de ces phrases n'offrait d'originalité profonde ; cependant elles orientèrent la première conversation sérieuse que j'eus avec Camus.

« Les Espagnols, a écrit Hemingway, savent que la mort est l'inévitable réalité, la seule chose dont un homme puisse être sûr, la seule certitude. Ils pensent beaucoup à la mort et lorsqu'ils ont une religion, c'est une religion qui croit que la vie est beaucoup plus courte que la mort. Ayant ce sentiment, ils apportent à la mort un intérêt intelligent. »

Ce sang d'Espagne que nous avions tous deux (lui, par son ascendance maternelle) nous éveillait, en effet, à cet « intérêt », intérêt qui, pour Camus, s'alliait à une brûlante ardeur à vivre comme à un profond respect de la vie.

De ce désespoir — au sens précis du mot qu'il faut ici délivrer de toute signification affective — procédait une bonne part de sa hâte à conquérir le bonheur, à jouir de l'heure présente. De même que ce désir qui l'obsédait de savourer ses quelques joies terrestres sans jamais se séparer de la communauté humaine.

Je peux éclairer ce propos par une déclaration qu'il me livra à la fin d'une interview pour Radio-Algérie, n'était venu passer la journée à Bouzaréa, dans une maison que j'habitais alors sur la crête et d'où la vue plongeait sur les collines chargées de verdure, sur la mer, « cuirassée d'argent », et le cap Matifou qui tremblait au loin dans les brumes.

Toute la matinée, devant la fenêtre, il avait travaillé à une scène des « Justes », la première du quatrième acte, celle où Kaliayev s'entretient avec le bourreau. Ensuite, tandis qu'il me donnait à lire ces feuillets qui ne portaient presque pas de rature, il répondit par écrit, selon son habitude, aux questions que j'avais préparées.

A la fin, et parce qu'il avait dit son plaisir de retrouver Alger (« C'est la ville du bonheur. Peut-être ne le savais-je pas au temps où j'y vivais. Maintenant, je le sais. ») je dis que j'aimais ce mot de bonheur dans sa bouche. Tant de gens ne savaient lire dans son œuvre que le mot de « désespoir ».

Il reprit alors son stylo et de son écriture devenue plus serrée, plus nerveuse, il ajouta : « On n'y lit que lui quand on ne cherche que lui. Il est vrai que les hommes de ma génération ont vu trop de choses pour imaginer que le monde d'aujourd'hui puisse garder un air de « bibliothèque rosé ». Us savent qu'il existe aussi des prisons et des matins d'exécution. Us savent que l'innocence est parfois assassinée et qu'il arrive que le mensonge triomphe. Mais ceci n'est pas le désespoir. Ceci est la lucidité. Le vrai désespoir, lui, est aveugle. Le vrai désespoir est celui qui consent à la haine, à la violence et au meurtre. A ce désespoir-là je n'ai jamais consenti. »

Ce fut là le sens exact de son appel de janvier 1956 en faveur d'une trêve civile. Le texte de cette conférence a été publié dans « Actuelles III » et on y trouve, clairement exprimée, la hantise de Camus de voir l'Algérie mourir « empoisonnée par la haine et l'injustice »,

Visage tendu de Camus, lors de cette réunion houleuse, à Alger, au « Cercle du Progrès ». (On nous avait refusé la Salle des fêtes de la Mairie). H m'avait demandé de présider la séance et je me trouvais près de lui, pris aussi dans la clarté de la petite lampe verte. H lisait d'une voix ferme, aux intonations parfois un peu rauques, tandis que, de la Place du Gouvernement, noire de monde, montaient les vociférations, les menaces et les insultes d'un groupe d'étudiants d'extrême-droite qui protestaient avec violence contre une manifestation dont ils ne savaient rien.

Je dirai plus tard l'importance qu'eurent pour Camus ces quelques dures journées de janvier 1956, à Alger, ses rencontres et ses découvertes, et de quel poids elles pesèrent sur les quatre années — exactement comptées — qu'il avait encore à vivre.

Mais j'aimerais terminer à présent sur une image claire.

Lorsqu'il venait à Alger, il y faisait, seul, de longues promenades. Dans « L'Été », le « Petit guide pour des villes sans passé » recommande au voyageur d'aller boire l'anisette sous les voûtes du port ; de manger le matin, à la Pêcherie, du poisson fraîchement récolté et grillé sur des fourneaux à charbon ; d'aller écouter de la musique arabe dans un petit café de la rue de la Lyre ; de flâner sur la Place du Gouvernement ; de déjeuner au restaurant Pado-vani ; de visiter les cimetières arabes pour y « rencontrer la paix et la beauté », d'aller fumer une cigarette, rue des Bouchers, dans la Kasbah... Toute cette page cite les itinéraires et les coins préférés de Camus dans la ville qu'il aimait le plus au monde.

Un jour, le hasard me le fit rencontrer dans une des ruelles derrière le Palais d'Hiver. Chez un brocanteur, il avait trouvé un flacon bleu, à long col, à reflets irisés, d'une grâce toute pompéienne.

Précautionneusement il le retira de la poche de son trench-coat et, sans dire un mot, me le montra en souriant...

Il m'arrive, lorsque j'évoque Camus, comme en cette triste veillée de janvier 60, à Villeblevm, de retrouver l'instant où, dans le décor de la vieille ville arabe, il m'apparut au haut d'une étroite rue à escaliers.

Je le revois, l'air émerveillé, avec cette bulle de verre, couleur de mer, fragile et précieuse entre les mains.

EMMANUEL ROBLES.

AU-DESSUS DES HAINES

Je suis entré en relations épistolaires avec Albert Camus en 1951, après la parution de mon premier livre. H m'écrivait notamment que nous devrions parvenir, les uns et les autres, à nous placer « au-dessus des haines stupides qui déshonorent notre pays et empoisonnent notre vie à tous. »

En 1957, après le Prix Nobel, alors que toute son angoisse était tournée vers l'Algérie, les manifestations de sympathie qui le touchèrent le plus étaient celles des Algériens et ce qui l'attrista le plus c'était la séparation qu'il ne voulait pas appeler rupture :

« Si par dessus les injustices et les crimes, une communauté franco-arabe a existé, c'est bien celle que nous avons formée, nous autres écrivains algériens, dans l'égalité la plus parfaite. Pour ma part, je ne suis pas encore résigné à cette séparation. »

Il y aura bientôt deux ans, pendant les vacances de Pâques, j'ai eu l'agréable surprise de le recevoir à Alger. Il est resté une demi-journée chez moi : il a visité mes classes et pris des photos avec mes enfants dans le petit jardin de l'école. Puis il a fallu voir le bidonville voisin et parler de la guerre d'Algérie. Comment ne pas en parler ? Comment en parler ?

« Lorsque deux de nos frères se livrent un combat sans merci, m'a-t-il dit, c'est folie criminelle que d'exciter l'un ou l'autre. Entre la sagesse réduite au mutisme et la folie qui s'égosille, je préfère les vertus

du silence. Oui, quand la parole parvient à disposer sans remords de l'existence d'autrui, se taire n'est pas une attitude négative. »

Quelques mois plus tard il m'écrivait de Paris :

« Je me suis pris à espérer dans un avenir plus vrai, je veux dire un avenir où nous ne serons séparés ni par l'injustice ni par la justice. »

Quand j'ai appris sa mort, j'ai mesuré à quel point on pouvait être impuissant devant certains m>lheurs.

J'ai relu quelques-unes de ses lettres. Puis j'ai refermé mon album.

MOULOUD FERAOUN.

Mon cher Guirao,

Il y a sept ans vous me demandiez de présenter aux lecteurs de **Simoun** les deux cahiers que vous alliez consacrer aux Algériens écrivains.. Avec quelle joie je répondis à votre appel ! Pendant plusieurs années de suite je me suis plu à les présenter ainsi, dans de nombreux articles et conférences, d'un bout de l'Europe à l'autre, de la Finlande à la Grèce. Je ne devais cette activité qu'au bénéfice de l'âge, peut-être à un certain rôle de précurseur que j'avais pu jouer pendant les années d'avant-guerre, et sûrement à mon souci fraternel de faire comprendre ce qui unissait entre eux tous ces écrivains, le «phénomène» qu'ils représentaient en commun. Car, pour ce qui est de leurs vertus individuelles, ils n'avaient pas besoin de mon secours : leur talent suffisait à les affirmer, souvent avec un éclat qui pouvait aller jusqu'au retentissement universel. C'est ainsi que, toujours, et cela irait sans le dire, le nom, l'œuvre d'Albert Camps s'offraient des tout premiers pour illustrer de tels propos.

Et voici qu'aujourd'hui je viens m'associer à l'hommage que **Simoun** rend à Camus mort. Avec quel chagrin inapaisé je remplis ce devoir funèbre !

Oui, nous sommes entre nous. Vous avez justement voulu que nous restions ici en famille, cette famille des Algériens écrivains à laquelle depuis, dix ans vous accordiez vous aussi tant de soins généreux. Il est certain que nous allons ainsi dans le sens d'une

vérité fondamentale de celui qui a écrit : « J'ai avec l'Algérie une longue liaison qui sans doute n'en finira jamais. » En ouvrant ce cahier aux Algériens écrivains qui survivent à Camus, à ses amis, vous attestez que la liaison n'est pas finie, en effet, et qu'elle durera, au-delà de la mort, dans le cœur et dans l'esprit des générations, algériennes qui se forment aujourd'hui dans le malheur et dans le sang.

On entend bien que mettre l'accent sur la fidélité de Camus à son Algérie natale ne saurait aucunement réduire la portée de son œuvre à un régionalisme. C'est le contraire qui est vrai. J'ai dit ailleurs, et je tiens à affirmer de nouveau que l'universalité de Camus prend sa source précisément dans son terroir originel. Elle ne le réduit pas non plus à un nationalisme. Sans doute rien ne s'opposait à ce que d'autres y prissent appui pour affirmer le leur, mais Camus et son œuvre se situent au-delà : il faut y voir sa patrie algérienne et ses hommes non pas dans leur réduction à un type local, mais comme une ouverture sur le monde et l'humanité.

C'est pourquoi, quel que soit le destin futur de l'Algérie, Camus restera nécessairement une des plus véridiques incarnations de son génie, comme le furent, en d'autres siècles, en d'autres langages, l'Augustin d'Hippone, l'Ibn Khaldoun de la Q'âlâ des Béni Rached. J'imagine assez bien, sur un haut lieu nord-africain, d'où l'on verrait la mer, une stèle à trois pans où ces trois figures seraient gravées. Là, des gens du pays, des fidèles de toute origine et de toute foi pourraient se rassembler, certes avec respect, mais non pas moroses : transportant la parole qui retentit dans l'Été, je crois qu'ils se reconnaîtraient frères à ce rire d'amitié qui les prendrait devant la triple effigie.

GABRIEL AUDISIO.

HOMMAGE A ALBERT CAMUS

Il était le fleuron et la figure de proue de ce qu'il est convenu d'appeler « l'Ecole nord-africaine ». Il était notre honneur et note fierté.

A moi, fille d'Afrique, il ne m'a été donné de l'approcher qu'à deux ou trois reprises en quinze ans, mais ce fut chaque fois pour mieux prendre mesure de sa bonne grâce exquise, de son désir de se montrer accueillant et secourable, et de sa modestie. (Je le revois notamment, en septembre 1954, signant à l'OFALAC, avec une douce application, des monceaux de ses livres au profit des sinistrés d'Orléansville : il était assis près de moi, et c'est la dernière image que je garde de lui...).

En 1956, ayant éprouvé la nécessité de lancer dans la presse un appel en faveur de la langue de mes aïeux — le berbère — j'adressai mon article à Camus : il me téléphona pour me dire l'émotion avec laquelle il en avait pris connaissance, et il promit de nie recevoir sans tarder pour s'entretenir avec moi à loisir, de l'importante question que je soulevais en toute naïveté de cœur, moi qui me suis donné pour mission, il y a plus de vingt ans, de perpétuer les chants millénaires et la poésie des ancêtres. Peu après, il se rendait à Alger pour parler ce beau langage d'homme déchiré qu'il a su tenir face à la foule en délire. Mais j'eus la surprise, à son retour, de le voir rentrer dans l'ombre et observer un douloureux silence...

Quand la mort est venue le chercher (et de quel-

le manière atroce !) je me suis dit : « Camus ne verra pas la fin de cette lutte effroyable qui endeuille cette terre d'Afrique qu'il a tant aimée. Il n'assistera pas à l'aube de paix, à la bouleversante réconciliation, à la grande fraternité entre les hommes, lui qui, toute sa vie, a flétri l'injustice et la haine et glorifié l'amour. Et cela m'a serré le cœur. Meux que quiconque, en effet, Camus méritait de voir la paix s'étendre à nouveau sur les rivages aujourd'hui livrés à la ruine et au deuil. Sa joie, hélas ! ne multipliera pas la nôtre.

L'on dit dans nos montagnes que la mort écrème et « choisit le meilleur » (car si, *en* Europe, il est convenu de se la représenter hideuse et décharnée, nous lui prêtons, nous, Kabyles, un très beau visage et une noble stature). Elle va de porte en porte, comme une mendicante, en avançant la main. La mort, en nous enlevant Camus, ne pouvait se montrer plus difficile : elle a élu le plus prestigieux d'entre nous, et le plus pur de cœur peut-être...

H semblait du reste destiné à disparaître prématurément, ne fût-ce qu'à cause de ses dons princiers. H ne pouvait que traverser notre ciel, tel un météore, lui qui fut projeté au sommet de la gloire à un âge où d'autres en sont encore à se chercher et à trébucher sur le chemin de la fortune et du succès. Il ne pouvait que traverser notre ciel, tel un météore, grâce fière mais un peu triste, et comme une sorte de confusion. On le sentait accablé par le poids des lauriers et des couronnes et celui des obligations, et l'on eût dit qu'il demandait à être un peu oublié par les dieux pour mieux goûter le silence et la solitude.

Camus n'est plus, mais sa voix sereine de poète continuera de planer très haut dans le ciel africain dont il restitue magistralement l'implacable beauté. Nul n'a trouvé d'accents plus pathétiques pour exalter la grandeur et le dénuement, les séductions étranges et les secrets de cette terre d'Afrique à laquelle il se sentait charnellement lié (et par là, il nous a

prouvé qu'il appartenait à cet éblouissant rivage baigné par la mer la plus vieille et la plus belle du monde).

Camus n'est plus, mais il nous reste sa langue — merveille d'équilibre et de noblesse — pour nous parler des « Villes sans passé », il nous reste sa langue digne de celle des maîtres antiques. Plus que les hommes peuplant ces rivages d'Afrique du Nord, ce sont les paysages, les pierres, les sortilèges du désert, les splendeurs de la mer et du ciel qu'il a sentis et exprimés de façon souveraine. Aussi, en une seule de ses phrases taillées dans le diamant, est-ce toute l'âme dramatique de l'Afrique qui est enfermée.

La mort pouvait attendre, ou frapper plus loin. Elle a préféré nous atteindre cruellement et nous appauvrir tous en nous prenant Camus.

« Comme sa mère pleurait en le voyant partir,
 « Il lui dit : Samedi nous¹ serons de retour.
 « Il devait revenir, mais sans vie,
 « Le Seigneur l'ayant décidé.
 « Car il est dans le vouloir du Créateur
 « D'imposer la séparation.
 « Car il est bien dans son vouloir
 « De l'infliger à ceux qui s'aiment. »

*(Complainte du Jeune homme assassiné -
 Traduction berbère)*

Mais l'enseignement à la fois hautain et fraternel de Camus demeure, et tout ce qu'il y avait en lui d'impérissable : son essence même, et son rayonnement.

MARGUERITE TAOS.

RENCONTRES

J'ai connu l'écrivain Albert Camus bien avant l'homme, que je n'ai d'ailleurs rencontré que trois ou quatre fois. Français exotique, selon l'expression de Camus lui-même, j'ai découvert à dix-huit ans, dans « Noces », l'expression définitive de qui avait fait le bonheur de ma jeunesse, en même temps qu'une certaine angoisse sourde que ni le soleil ni la mer ne pouvaient submerger. Dans « l'Etranger », ce sentiment d'oppression devenait plus net : la notion nouvelle de l'absurde jetait soudain comme un voile sur ce décor de plage et de maisons blanches qui m'était si familier. Le malaise de mon adolescence, l'ambigüité tragique de la beauté m'étaient révélés à petites phrases précises et sèches. Du même coup, un compatriote venait de tirer définitivement l'Algérie de son provincialisme littéraire. Et c'était un encouragement pour les écrivains de ma génération. A notre tour, dans son sillage, nous allions tenter, selon nos moyens et notre expérience propre, d'exprimer les réalités algériennes telles que nous les avions vécues. Son succès fut comme un signal nous éclairant la voie à suivre.

Lorsqu'à Paris, deux ans plus tard, je découvris Caligula sous les traits juvéniles de Gérard Philippe, c'était une fois de plus la nuit étoilée de Tipasa qui dominait cette folie méthodique d'un esprit misant sur le pire. Quelle grandeur dans ce délire logique, et quelle leçon de théâtre pour l'apprenti dramaturge que j'étais ! Entre-temps, l'audience de Camus s'était encore élargie. Par ses éditoriaux de « Combat » il était devenu le porte parole d'une génération.

Jour après jour nous attendions ses prises de position, dont le ton éclatait parmi la prose d'un quotidien. C'est à cette époque que sa passion obstinée de justice lui dicta la fameuse série d'articles « Ni victimes ni bourreaux ». Le philosophe de l'absurde s'efforçait de dénoncer les pièges et les conséquences sanglantes de toute idéologie dans un journal qui portait en sous-titre « De la Révolte à la Révolution ». Assumant la première sans accepter la seconde, il allait désormais définir la voie difficile du juste milieu qui refuse l'injustice du monde et les moyens totalitaires de le transformer. Cette position précaire, instable, difficile, lui valut bien des ennemis.

Lorsque je le rencontrai pour la première fois en 1952, il avait renoncé à l'action immédiate et à l'actualité, pour se consacrer à son œuvre et à ses fonctions de directeur littéraire. Il me dit que seuls les créateurs et leurs travaux l'intéressaient. Il avait lu le manuscrit de mon premier roman, « Le Sang chaud » le fit aussitôt accepter par Gallimard. Cette entrevue me révélait un homme à la fois ironique et sensible, réservé et chaleureux. Je m'attendais de sa part à des critiques générales du texte que je lui avais confié. Il n'en fit que de détails, avec beaucoup de précision. H me signala en patricien une confusion de titre à propos d'un tango des années 1945 qu'il se mit à me fredonner pour bien me convaincre de mon erreur. H me suggéra que le mot « tramousse » — vocable algérien — n'avait pas encore droit de cité dans la langue française, et qu'il s'agissait tout bonnement de graines de lupin. Et puis, soudain, changeant de ton avant de clore notre entretien, il me dit avec gravité, les yeux dans les yeux : « N'oubliez surtout pas : il faut que vous soyez ambitieux ».

Depuis, j'ai tenté de suivre son conseil. Mais je ne l'ai guère revu, sinon à une générale ou à un cocktail. Je le savais dévoré par sa popularité et je craignais d'abuser de son temps. Aujourd'hui, je regrette de ne lui avoir pas demandé son avis sur mon second roman. J'y raconte la création d'un village qui ressemble comme un frère à ce Mondovi où il est né lui-même. Mondovi, comme Aréole, est l'un

/je ces trente villages aux noms de batailles napoléoniennes que le Gouvernement provisoire de 1848 créa arbitrairement depuis Paris d'une croix sur la carte, et où il expédia avec des promesses fallacieuses des convois de chômeurs parisiens. Leur dénuement à l'arrivée était aussi grand que celui des indigènes dont ils allaient occuper les pacages ou défricher les broussailles.

Il me plaît d'imaginer que Camus était le descendant de l'un de ces émigrants. De toute façon, il était fils de pauvre, comme tous ceux qui cherchèrent et fondèrent en Algérie cette seconde patrie aujourd'hui contestée. Cela le rendait particulièrement sensible à la condition misérable de la communauté musulmane. Dès avant guerre, il l'avait dénoncée dans une série de reportages sur la Kabylie. S'il garda si longtemps le silence à partir de novembre 1954, c'est qu'il cherchait en vain une solution de conciliation. Sa seule intervention concrète en faveur d'un cessez-le-feu, en 1956, à Alger, fut mal accueillie de part et d'autre. Une fois de plus, sa volonté de non-violence, son refus des extrémismes le condamnaient momentanément à une certaine impuissance pratique.

Mais quand le bruit des armes aura cessé, il faudra le relire pour s'apercevoir combien sa voix chaleureuse reste indispensable à qui veut comprendre ce pays qu'il a tant aimé. Quelle page choisir parmi toutes celles qui me reviennent en mémoire ? Je me contenterai d'une brève citation de « Noces » ; Camus a écrit des textes plus importants. Mais celui-là roe le fit découvrir en même temps qu'il me révélait l'accession de ma ville natale à la littérature française :

« H faut sans doute vivre longtemps à Alger Pour comprendre ce que peut avoir de desséchant un excès de biens naturels. Il n'y a rien ici pour qui voudrait apprendre, s'éduquer ou devenir meilleur. Ce Pays est sans leçons, n ne promet ni ne fait entre-. Il se contente de donner, mais à profusion. Il tout entier livré aux yeux et on le connaît dès

l'instant où l'on en jouit. Ses plaisirs n'ont pas de remèdes, et ses joies restent sans espoir. Ce qu'il exige, ce sont des âmes clairvoyantes, c'est-à-dire sans consolation. Il demande qu'on fasse un acte de lucidité comme on fait un acte de foi. Singulier pays qui donne à l'homme qu'il nourrit à la fois sa splendeur et sa misère. La richesse sensuelle dont un homme sensible de ces pays est pourvu, il n'est pas étonnant qu'elle coïncide avec le dénuement le plus extrême. Il n'est pas une vérité qui ne porte avec elle son amertume. Comment s'étonner alors si le visage de ce pays, je ne l'aime jamais plus qu'au milieu de ses hommes les plus pauvres ? »

MARCEL MOUSSY.

CAMUS

Je l'ai connu un peu avant l'époque où il avait formé « L'Equipe », une petite compagnie théâtrale où il jouait Mjalraux, entre autres, au Bain Pado-vani. La présence de la mer apportait une grandeur étrange à ces essais désintéressés.

Nous étions pauvres en ce temps-là. Lui, donnait des cours pour vivre. Il était pauvre, mais sans accablement, sans romantisme, sans se plaindre, presque sans s'en apercevoir. Au contraire, la pauvreté l'aidait à mieux comprendre son entourage.

Il faut reconnaître que, malgré ce dénuement, je le rencontrais toujours avec un très bon livre sous le bras, le meilleur que l'on puisse trouver à Alger. H avait déjà ses grâces, c'est-à-dire sa lucidité.

Il convient de remarquer que la pauvreté sous le soleil d'Alger au bord de cette mer, ne gênait pas l'accomplissement de son être profond ; à Paris où dans une autre ville sombre, elle lui eût peut-être été intolérable. Il a d'ailleurs lui-même reconnu cela quelque part.

Ce soleil, ce contact de la mer, du sable, de cette nature belle et noble, ont fixé son appartenance à un monde par rapport aux écrivains qui ont appris^a voir le monde dans des bibliothèques ; dans des livres.

Nous avons souvent manqué la classe pour aller au Bain Padovani qu'il décrit dans « L'Etranger ».

C'est l'époque où il parlait en « cagayous » que cela veut dire ? Une langue que l'écrivain Louis Bertrand connaissait déjà, où il y a à la fois du français, du maltais, de l'arabe, de l'espagnol. Elle est savoureuse et se commente avec des gestes.

Très primesautier, il était le contraire de l'écrivain faisant carrière, harnaché dans sa bibliothèque. Il y a toujours eu chez lui le souci de garder les mains nues, et il faut reconnaître que les honneurs qui pesèrent sur lui plus tard ne changèrent guère à cet état de choses. Malgré tout, je veux être sincère avec vous, je préfère le Camus inconnu de dix-huit ans d'Alger au Prix Nobel. C'est ainsi. Pourquoi voulez-vous que je raconte des histoires ? Les souvenirs ont leur raison d'être qui ne doivent rien à la logique.

Sous ces jeux d'Alger — car nous jouions ferme dans l'Alger heureux de 1935-1936 — on sentait chez Camus une gravité qui traduisait son goût de l'essentiel, son amour de la vie, une solidarité déjà très attentive aux autres. Camus, c'était une curiosité fermement attentive, une chaleur, une sympathie, que traduisait son goût de la plaisanterie, de la fraternité, avec le petit peuple d'Alger.

L'écrivain, je le crois, a été marqué définitivement par cet atavisme méditerranéen. Il était sensuel, il avait besoin de toucher et de voir. A cette époque-là, je ne l'imagine pas écrivant un essai philosophique, intraduisible en gestes, en actes, en images intelligibles. H aimait le concret. L'abstraction, sans, l'effrayer, lui semblait une virtuosité académique, une sorte de ronron pour faire ses classes, en habit vert, à l'Académie.

Je me rappelle ce jour où Camus vit son premier tableau abstrait ; il était franchement inquiet car il n'imaginait pas que le peintre puisse s'affranchir définitivement du monde pour se satisfaire d'une magie confidentielle. Il garda toujours vis-à-vis de l'art abstrait non de la méfiance, certes, (il aimait

les peintres) mais une sorte de peur, la peur de perdre (peut-être) les gages providentiels de la vie, le contact...

En ce temps-là, nous avions 18, 19 ans. Nous étions des amis au milieu de choses belles qui n'étaient pas menacées, qui ne prêtaient à aucune interprétation juridique. C'était la paix, une paix toute bête, toute bonne ; c'est-à-dire quelque chose de sacré et de ferme, sur quoi l'on peut compter pour écrire, peindre, choisir ses copains. Mais nous sentions la guerre venir. C'était comme un courant d'air de l'enfer qui nous disait que rien n'était définitivement acquis. Le monde était voué à l'aventure, à la haine, nous ne pouvions que nous aimer.

Et Camus, c'était l'homme de l'amitié. H menait cette amitié parallèlement à son art. H comprenait l'œuvre d'art parce qu'il avait le sens de l'amitié. Profondément bon, il avait besoin de donner, d'avoir confiance en l'autre. C'était sa sécurité. Et il engendrait ce sentiment de sécurité par une loyauté de tous les instants, par une scrupuleuse honnêteté.

En ce temps, il y avait chez maints garçons et filles, à Alger, une parfaite émulation qui se traduisait chez Camus par le désir de donner le meilleur de lui-même et de le trouver chez les autres, en même temps. Equivalences de la confiance...

Je vous ai dit, déjà, qu'il avait une véritable fringale de vie, ceci malgré une santé mauvaise. Alger était alors la plus belle ville du monde, dans un milieu qui, de nature, incitait à jouir, à vivre, et qui n'aimait pas le sacrifice ; ce meilleur dont j'ai parlé, c'est dans le sacrifice que Camus le trouvait. Que faut-il entendre par sacrifice pour un homme jeune ? Tout simplement un besoin de culture dont l'exigence se rattache à un besoin de pureté existentielle. Ma thèse est la suivante sur ce point : pour aller à certaines œuvres, il faut les avoir méritées dans sa propre vie. La justice intellectuelle eem-Qience par certaine» laotiens très intime».

Plus tard, Camus fit paraître son premier livre «L'Envers et l'Endroit» chez Chariot. Chariot faisait de gros sacrifices pour publier les jeunes comme lui, comme moi. Jean Guehenno, pour sa part, préfère ce petit essai « L'Envers et l'Endroit » à tout le Camus célèbre. A-t-il raison ? Personnellement, j'aime le théâtre de Camus. Il est habité par l'autorité de l'esprit, par le recours à la conscience, par cette chaleur si communicative qui fait que les idées ne sont pas¹ des abstractions mais des liens, des échos, des engagements avec le monde. Et puis, pour moi, qui au contraire de lui, crois aux influences du surnaturel (j'aime la Bretagne par exemple) Camus est nécessaire, dans une époque comme la nôtre qui doute, en premier lieu, de sa foi, de ses juges, de ses corps constitués, de ses structures. Il n'y a plus de vérité absolue, car nous savons que les fragments de la vérité couvrent la terre éventrée du Vieux Monde, mais il y a des œuvres d'art parfaites. En elles, nous trouvons l'apaisement, la justice, l'amour, l'absolu.

On a dit et c'est monstrueux, que la grâce lui a manqué. C'est faux ! Son incroyance rassure, car Dieu n'était pas pour lui un repère commode, recensé fonctionnarisé. C'était aussi une interrogation, une souffrance et non un objet de culte (Prisonnier du dimanche). Enfin, sur ce terrain, il faut beaucoup de pudeur.

La guerre d'Algérie fit beaucoup souffrir Camus comme elle me ravage le cœur chaque jour. C'est atroce de subir la haine sans pouvoir changer d'un doigt quoi que ce soit à la pente fétide qui conduit vers l'abîme. Certains parlaient, parlent encore d'Algérie par rapport à leurs idées politiques. Je puis dire qu'avec Camus, nous nous sommes tus très souvent, le plus possible, et non par lâcheté certes, mais par découragement, misère et impuissance, car il semble parfois que l'homme n'a pas d'autre objectif que de détruire en lui le témoin ou la mémoire privilégiée.;

Chez Gallimard, devant un bureau, entre deux portes, une dernière conversation porta justement à propos de l'Algérie, sur ce livre : « Les Falaises de Marbre » de Junger. Cette œuvre admirable est la clef d'un monde qui appartient à la haine mais qui demain pourrait changer de visage.

RENE-JEAN CLOT.

AMOUR DE LA VIE

Il est des êtres dont on oublie très vite quand et où on les a rencontrés pour la première fois. Ils entrent dans votre vie par on ne sait quelle porte, s'installent auprès de vous sans que vous y preniez garde et s'intègrent dans le déroulement de vos jours et de vos années par un chemin qu'il est parfois difficile de retracer. Pour Camus, si lointaine qu'ait été notre première rencontre, j'en conserve un souvenir très précis. Peut-être parce que sans l'avoir jamais vu je savais qui il était, ce qu'il représentait déjà pour les jeunes.

Nous parlions souvent de Camus dans notre groupe d'étudiants et nous aurions voulu l'attirer dans l'association pacifiste où nous militions avec un zèle de martyrs chrétiens. Nous nous réunissions dans un petit local sombre et discussions passionnément, à perte de vue, des heures durant. Camus travaillait comme rédacteur à « Alger-Républicain ». Ses articles d'une grande rigueur de pensée témoignaient déjà d'une lucidité et d'un sens de la justice qui nous allaient droit au cœur. H n'avait que vingt-trois ans mais son rayonnement était tel que nous variions de lui avec respect. Ce qu'il y avait d'exceptionnel en lui, nous le savions. Cependant, il nous intimidait par une ironie que ceux qui le connaissaient disaient parfois cruelle et nous n'osions lui demander de se joindre à nous.

Vers la fin de 1936, nous avons invité Claude Aveline à faire une conférence sur les dangers d'une guerre proche. Nous avons, à cette occasion, envoyé

à Camus une lettre laborieusement écrite en com-Trnin lui démontrant combien nous devions être encouragés et combien sa présence nous aiderait. La conférence se déroula un dimanche matin, dans le sous-sol d'une brasserie : « Le Quartier Latin ». Nous n'étions pas nombreux car peu de jeunes pressentaient que la guerre d'Espagne n'était qu'une répétition générale de celle qui se préparait dans le monde. Et puis, il faisait beau. La rue d'Isly était bien plus tentante. Notre président, élève de philosophie au Lycée Bugeaud, qui ressemblait étrangement à Darry Cowl avec ses énormes lunettes., ses cheveux frisés et ses sourcils mobiles, présenta Claude Aveline non sans avoir fait auparavant une violente diatribe antimilitariste, brossé un tableau dantesque de la vie de caserne et vociféré quelques slogans qui nous semblaient résumer nos principes et norf théories de façon hardie, certes, mais définitive. Une amie me désigna Camus qui, non loin de nous, assis les jambes croisées, une seule épaule appuyée au dossier de la chaise, dans une attitude familière écoutait notre camarade, un léger sourire aux lèvres. Subitement, ce que les mots avaient d'outré me parut évident et j'eus un peu honte de la puérité de notre camarade. Pendant qu'Aveline parlait, je regardai Camus plusieurs fois. H ne souriait plus. Toute ironie l'avait quitté pour faire place à une gravité dont je lui étais reconnaissante ; la violence me faisait horreur et la guerre d'Espagne m'obsédait. Je fus frappée par l'intensité du regard de Camus, cette intelligence presque inquiétante qu'il laissait deviner.

A la fin de la réunion, nous nous retrouvâmes autour d'Aveline et de Camus. Le président des Jeunesses Pacifistes semblait quêter un compliment, une approbation. Camus lui dit alors avec une indulgence amusée :

— Mon jeune ami, quel âge avez-vous donc ?

— Mais... dix-sept ans !

— Bon. Si je comprends bien, vous n'avez pas fait votre service militaire. Alors j'admire davan-

tage votre véhémence et votre talent pour nous décrire la vie de caserne... Mais je crois qu'il vaut tout de même mieux parler de ce que l'on a vécu, ne trouvez-vous pas ? Ceci dit, vous m'êtes bien sympathique et je suis avec vous.

H parlait avec une simplicité tranquille et une discussion s'amorça qui nous conduisit, en petit groupe, au Café des Facultés où Camus était connu de tous les garçons avec qui il s'entretenait familièrement de football.

Quelques mois plus tard, je voyais Camus plusieurs fois par semaine. Dans les locaux d'« Alger-Républicain », j'avais organisé, avec des camarades, des cours pour les femmes musulmanes illettrées*. Le soir, sous la verrière bleue, nous enseignions les premiers rudiments à des élèves d'une attention exemplaire.

En fin de séance, Camus montait souvent nous voir. Il n'avait plus ce sourire ironique qui m'avait impressionnée lorsque je l'avais vu pour la première fois. S'il se rendait compte que nos efforts étaient vains parce que trop dispersés, trop perdus dans la somme des injustices qu'il dénonçait avec un courage que beaucoup ont oublié, du moins ne nous l'a-t-il jamais dit. Au contraire, il nous encourageait et nous témoignait ainsi qu'à nos élèves en haïk, une chaude sympathie. H était profondément « avec nous ». Il nous le montrait par des petites choses touchantes... En est-il beaucoup à se souvenir de la Fêtes des Rois en 1938 ? Camus avait fait acheter des galettes. Il « tomba » sur la fève et me choisit comme reine en faisant une plaisanterie sur « la petite classe ». Il était à son aise au milieu de nous tous : ouvriers de l'imprimerie, dactylos, ménagères qui n'hésitaient pas à sacrifier en fin de journée deux heures pour apprendre à lire ; étudiantes qui, avant l'heure, avaient renié « l'Algérie de papa ».

Comme toujours, quand il était heureux, il retrouvait un visage presque enfantin. Plus rien en *lui* d'intimidant. Cette ironie, dont certains lui fai-

AMOUR

saient grief, n'était, je crois, qu'un masque pudique qu'UsaVait lever pour ceux qui l'aimaient et qui aimait.

Je l'ai retrouvé, à chaque étape de ma vie, toujours fidèle en amitié, toujours lui-même. Les épreuves de ses amis l'atteignaient profondément, non mi'il fût d'une sensibilité malade, ou par une espèce de réaction à fleur de peau, mais parce qu'il accordait à l'existence des autres, de tous les autres, autant d'importance qu'à la sienne propre.

Cette merveilleuse faculté de ne jamais se croire « d'essence supérieure », de faire oublier ce qui le rendait exceptionnel, d'être de plain-pied avec les hommes en général, voilà ce qu'on ne soulignera jamais assez. Ce sens aigu de la fraternité. Cet immense respect des êtres et de la vie...

CATHERINE LEROUVRE.

r

NOTRE FRÈRE ALBERT CAMUS

« La terre entière, dans sa diversité est une ; et les hommes sont tous frères. Puisque je tire mon origine de la terre, toute terre est ma patrie et tous les hommes sont mes parents. »

(Azzubaidi, poète arabe
de Cordoue)

Chez nous, arabo-berbères du Maghreb, le sens de la famille est si large depuis des temps si immémoriaux que certaine logomachie européenne a cru intelligent et subtil de nous accoler, entre autres étiquettes qui se voudraient méprisantes, celle de « krouias ».

Je ne veux pas reposer ici la question de savoir si, au regard des autres peuples, nous resterons un peuple de « krouias ». Mais ce que je me crois permis de répondre c'est que, de toute évidence, nous rejetons du bout du pied l'insulte qui se voudrait dans cette barbare accumulation de mots. Nous acceptons et même nous revendiquons l'appellation dans la mesure où, selon l'éthymologie arabe, elle signifie « peuple de frères ».

Il est de fait que la fraternité, chez nous*, n'a jamais été une clause de style mais plutôt le précepte d'éducation qui participe à la fois de notre honneur et de notre religion. L'éternel poème que composent nos chants de gloire et nos chants de misère.

Fraternité ! C'est le cri et la constante de l'Islam ! Qui ne l'a pas compris ne comprendra rien à notre âme et à notre culture.

Il en est qui parlent de fraternité sans savoir ce qu'elle recèle de vertus. Ceux-là sont excusables. Il en est qui en parlent en sachant ce qu'elle vaut rabais qui l'utilisent dans leurs discours comme un slogan et jettent le mot au vent de l'éloquence un peu comme on lance vers le ciel ces grues métaphysiques que sont devenus tous les grands sentiments humains, qu'ils se nomment « égalité », « dignité » ou « liberté ».

Il en est qui ne l'ont jamais ressentie et ceux-là je les plains. Il en est encore qui sincèrement voudraient savoir ce qu'elle est mais n'y parviennent point. Parmi eux, certains meurent en héros ou finissent en odeur de sainteté. Alors l'Occident les admire sans pouvoir toutefois les imiter.

Chez nous, la fraternité est un sentiment naturel.

Mais parce que depuis la naissance de notre société il a fini par faire partie de nous-mêmes, par subordonner à lui notre style de vie, notre mode de pensée, nos idéaux, il nous a, en fin de compte, imposé des exigences à sa mesure !

La fraternité, chez nous, ne peut pas se contenter d'être une affection superficielle, un sentiment en quelque sorte épidermique, commandé à distance ou éprouvé imaginativement !

Au contraire, pour notre peuple infiniment sensible au merveilleux elle a pris pour chacun les formes et les dimensions d'un acte d'amour et de foi sans cesse renouvelé par le contact étroit et pour ainsi dire charnel, la présence attentive et solidaire.

C'est pourquoi les nôtres se font souvent tuer gratuitement pour leurs frères chrétiens. C'est pourquoi les nôtres ne renient jamais rien ni personne !

Toutefois, si en certaines circonstances, nous demeurons fidèles au souvenir de l'être cher, de l'enfant prodigue, du frère qui nous a quittés avant même d'avoir accompli tous ses devoirs familiaux, son éloignement dans l'espace, son indifférence à notre présent et à notre devenir nous font mal.

**

Bien avant ce jour funèbre de 1960, nous autres musulmans d'Algérie, avons cessé d'attendre le retour au foyer de notre frère Albert Camus.

Nous l'aimions et l'admirions pourtant comme nous avons rarement aimé et admiré quiconque, fut-il même de notre sang et de notre confession.

Dans l'immense famille islamique, le chrétien exemplaire apparaissait comme le plus doué de nos frères, celui qu'un décret nominatif de la Providence semblait avoir désigné pour notre défense et notre illustration.

Guide, maître et sauveur, tout à la fois, c'est par lui et grâce à lui, qu'en nous a ressurgi, il y a quelques années, la vieille idée, en quelque sorte messianiste, qui depuis des siècles berce ou berne — selon que l'on est croyant ou pas, les misères humaines —. C'est à travers ce français unique que nous nous sommes mis à penser à nouveau notre destin d'être « colonisés » et qu'abandonnant les complexes douloureux qui mènent à la désespérance, nous avons pris tout droit le chemin illuminé de la résurrection et de l'espoir.

Camus, à la veille de sa mort, propageait ce message « Si par-dessus les injustices et les crimes, une communauté franco-arabe a existé, c'est bien celle que nous avons formée, nous autres écrivains algériens, dans l'égalité la plus parfaite ».

Je suis de ces écrivains arabes dont il parle et je dois porter ici témoignage de ce que son affirmation est d'une sincérité immaculée. Mais l'honneur

r de Camus n'est pas seulement d'avoir été à la base de cette communauté fraternelle des intellectuels de formation française et maghrébine. Il est surtout d'avoir permis à des millions d'hommes et de femmes unis, de Tunis à Rabat, par les mêmes sentiments et la même recherche d'une dignité bafouée, d'une personnalité écrasée et humiliée par un système politique d'essence impure, d'avoir permis, dis-je, à des multitudes humaines, de penser qu'elles pouvaient être réhabilitées et que la France était autre chose qu'un pouvoir temporel unique et oppresseur.

« Ubi bene, ubi patria ». Camus nous a ouvert les frontières de la plus fraternelle des patries : celle de l'esprit et de l'intelligence.

Et c'est avec allégresse que nous l'avons suivi. Il était demeuré pour nous le jeune moraliste de « Combat » qui voulait qu'il n'y eut plus sur terre « ni victimes, ni bourreaux », qui refusait aux autres le droit de nous faire vivre, mains en l'air et face contre le mur, car c'était là une vie de chien, la seule qu'il détestât suprêmement.

L'intelligence la plus haute avec ce qu'elle a de plus sensible et de plus humain, la culture la plus vaste avec tout ce qu'elle ouvre d'horizons sur l'universel ; l'écriture la plus pure avec tout ce qu'elle impose de respect au monde. Tout cela s'amalgamait en un seul être qui, né chez nous, a toujours proclamé avec une superbe insolente, sa qualité d'Algérien et qui, par surcroît, entendait épouser notre cause et la défendre.

La vocation de Camus était, en fait, naturelle. Orphelin de bonne heure, fils de Belcour et de la Casbah, boursier pris journallement à partie par les cancrets du Lycée Bugeaud qui, de son temps, s'intitulait glorieusement « Grand Lycée Colonial », il avait comme par instinct pris, lui aussi, parti pour les forces du bien contre les forces du mal.

D'ailleurs, toute son œuvre littéraire est n[^]arquée par un manichéisme prenant et bouleversant.

Je ne veux ni parler des mérites du philosophe et du penseur qui a marqué son époque plus durablement qu'un Gide ou qu'un Sartre. Je ne veux voir, en lui, que son aspect algérien. Et, à cet égard, sou prix Nobel de littérature obtenu à un âge où tant d'écrivains en renom semblent encore se chercher, ne compte point.

Il ne s'agit que du Camus que nous autres, Algériens, avons découvert en 1945 au sortir de ce long tunnel qui, pour lui, signifiait la fin de l'occupation allemande et pour nous le drame affreux de Sétif et de Guelma. Camus nous est alors apparu comme l'homme avec qui, refaire à rebours le chemin du cauchemar pour retrouver enfin la voix du rêve et réapprendre la vie, était l'objectif idéal.

Ses écrits de l'époque trouvaient chez nous des résonances sans limite. Nous les lisions et les commentions avec une ferveur indicible. Il en était même que nous ne pouvions supporter que dans les larmes, tant ils étaient chaleureux et humains, parfois plus véhéments contre les forces occultes qui nous subjugaient que des réquisitoires et d'autres fois plus tendres et fraternels que des plaidoiries.

Rien ne rebutait notre frère chrétien.

Ni les polémiques dangereuses, ni les meetings exténuants. Pour nous, il était devenu un missionnaire et un tribun.

« Mesdames, Messieurs, malgré les précautions dont il a fallu entourer cette réunion, malgré les difficultés que nous avons rencontrées, je ne parlerai pas ce soir pour diviser mais pour réunir. »

J'entends encore parler Camus. Sa grande voix devenait de plus en plus indignée : « Ce n'est pas la moindre de mes déceptions — et le mot est faible — d'avoir à reconnaître que tout se ligue contre un

tel vœu et que, par exemple, un homme, et un écrivain qui a consacré une partie de sa vie à servir l'Algérie, s'expose, avant même qu'on sache ce qu'il veut dire, à se voir refuser la parole ».

Cela se passait en cette période terrible de février 1956. Camus était enfin venu à Alger et il tenait au « Cercle du Progrès » une conférence pour une trêve civile en Algérie.

Le nom de Camus, le seul énoncé du thème de de son discours, avait ameuté les foules « ultras ». Et aussi celles de la Casbah et de Belcourt.

J'étais dans la salle. Et j'écoutais avec ferveur celui qui disait :

« En ce qui me concerne, j'ai aimé avec passion cette terre où je suis né ; j'y ai puisé tout ce que je suis et je n'ai jamais séparé danp mon amitié aucun des hommes qui y vivent, de quelque race qu'ils soient. »

« Bien que j'aie connu et partagé les misères qui ne lui manquent pas, elle est restée pour moi la terre du bonheur, de l'énergie et de la création. Et je ne peux me résigner à la voir devenir pour longtemps la terre du malheur et de la haine. »

Je revois encore le visage pâle et soucieux de Camus lors de cette réunion, j'entends les cris de haine qui montaient de la place. Mais je sais que son cœur était plein d'amour.

DJAMILA DEBECHE.



MOMENT

CAMUS, c'est la mort qui nous ment,
Voix, regard, attitude, geste. Arrête-
toi, lumière, et reste. Mouvement.
Moment. Monument.

La voix qu'en ce moment j'évoque,
Comme d'un arbre dans le vent
Prononçait un mot émouvant. J'entends
distinctement : l'époque.

Sang et soleil dans cette voix. Et
tant d'exil entre deux pôles C'était
un poids sur tes épaules Mais
c'était un royaume en toi.

A jamais tu penches le buste, Gardant
haut le front soucieux Qui projette
droit dans nos yeux Le regard
lumineux d'un, juste.

EDMOND BRUA.

L'EXIL ET LE ROYAUME

Je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, un soir, à Paris, vers minuit, à la suite d'une rencontre de hasard — dans un café qui faisait face au théâtre où l'on jouait Requiem pour une Nonne. Et nous avions parlé de l'Algérie...

Il est étrange de rencontrer, ailleurs, quelqu'un de son pays : cela donne une impression d'exil. Je l'ai éprouvée ce soir-là, dans la chaleur de ce café à la fois intime et exotique. Les cafés parisiens sont pour nous si différents de ceux d'Alger, que la rue paraît traverser, mais en même temps, à cause de nos lectures et des films, il nous semble les avoir toujours connus, dans une vie antérieure.

Dehors, c'était une nuit d'hiver. Des autos défilaient derrière les rideaux. On distinguait au passage leur ombre noire, la lueur des veilleuses, le chuintement des pneus sur le goudron mouillé. Qu'il semblait loin le bonheur marin de Tipasa !

Moi, j'essayais d'accorder l'image de l'homme qui me parlait avec celle que je m'étais faite de lui, à travers ses livres — j'essayais d'accomoder... Je ne me doutais pas que je n'aurais pas d'autres souvenirs de lui,

H m'avait pourtant invité à venir le voir. Mais je n'avais pas osé — par pudeur, par fierté. J'attendais d'avoir des raisons plus solides à son estime. En regard de lui je n'étais rien. Ensuite, à l'occasion de mon livre, il m'avait écrit, à plusieurs reprises — mais on n'ose pas croire aux lettres. J'attendais !... Nous avions, me semblait*]!, tout* la vie d*vaat

nous... Ce n'est qu'après sa mort que j'ai su, par d'autres, que je ne lui étais pas indifférent.

Savais-je d'ailleurs moi-même la profondeur de mon attachement pour lui ? Je pensais qu'il y entrait surtout de l'estime, de l'admiration, une obscure complicité venue d'une terre et d'un ciel communs — peut-être même un sentiment moins désintéressé : celui par lequel nous nous identifions, naïvement, avec un homme de notre pays, quand la gloire le visite. Et puis, un matin, dans le journal, un gros titre, une photo... « Il y avait, disait le journal, il y avait sur son visage comme de l'étonnement ».

Moi, dans les jours qui ont suivi, c'est de vivre que j'étais étonné — étonné jusqu'à la stupeur. Chaque fois que je mangeais un fruit, ou que je voyais un rayon de soleil, sur une table, une robe, je ne pouvais m'empêcher de penser à lui. Je ne pouvais me faire à l'idée que ces simples plaisirs de l'œil et de la bouche, qu'il avait tant aimés, lui fussent désormais interdits. Comment l'imaginer, lui, dans ce définitif exil ? Comment imaginer sans lèvres et sans sourire, sans **regard**, celui qui nous avait appris à voir — à voir d'un autre œil, celui de l'art et de la mémoire, la mer et le soleil quotidiens ?

Il me semblait aussi qu'avec lui s'était évanouie, du même coup, dans la même vague, toute une région de mon paysage intérieur — qu'une certaine mer, un certain golfe s'étaient engloutis à jamais, un certain printemps « où les dieux parlent dans le soleil et l'odeur des absinthes ». « Les îles ont fui », dit l'Apocalypse... J'avais perdu la mer. Elle s'était retirée de moi. Et Tipasa n'existait plus !

A cette stupeur, à ce grand vide soudain, s'ajoutait une peine plus simple, plus fondamentale, celle du cœur — « qui nous fait évoquer des morts les phrases familières ». Je me souviens qu'avec des amis algériens, pendant ces jours — et il y avait, me semble-t-il, un beau soleil sur Paris, la Seine et les allées du Bois — nous n'avons cessé de parler de lui, essayant d'additionner, dérisoirement, les quelques images, vivantes, que nous avions dans nos

mémoires. Comme si ce mort illustre était aussi un mort personnel ! Ce n'était pas seulement un grand écrivain que nous avions perdu, mais quelque chose d'autre — singulièrement nous Algériens — quelque chose comme un frère.

Et aujourd'hui me voilà, comme beaucoup d'autres, avec toutes les conditions de l'amitié — mais sans l'ami. Réduit à me retourner vers mon seul souvenir : cette rencontre au milieu de l'hiver parisien.

Quand je songe à soir-là, je me demande s'il l'avait encore en lui, le bonheur de Tipasa. J'aurais dû lui poser la question, elle est importante. Pour nous tous. Mais je ne savais pas... Je l'ai quitté comme on quitte un vivant. Il pleuvait dans la rue — une rue froide qui ne sortait d'aucun de ses livres. De ce fait, elle ressemblait aux rues de l'exil, telles qu'on les imagine. Est-ce ainsi que Paris lui apparut, quand il fut chassé d'Algérie ?

Ce qui me frappe, en effet, depuis cette rencontre, chaque fois que je le relis, c'est l'importance dans toute son œuvre, l'obsession de ce thème de l'exil. De **l'Etranger** jusqu'à **l'Hôte**, ce thème revient constamment sous sa plume, au propre et au figuré — comme il revient dans sa vie, avec cet intérêt passionné qu'il a toujours montré à l'égard de tous les exilés. Peut-être même le sentiment de l'absurde n'est-il, chez lui, que la transposition métaphysique de ce thème. L'homme, exilé de son pays, s'exile du ciel. C'était là, semble-t-il, l'épine profonde enfoncée dans sa chair. Et c'est par là que son œuvre est exemplaire pour tous les écrivains algériens, surtout pour ceux d'origine européenne. Nous sommes tous, en effet, des fils d'exilés, et peut-être, à leur tour, nos fils le seront-ils. Aussi retrouvons-nous en elle tous nos problèmes et toutes nos difficultés, toutes nos ambiguïtés — ce balancement crucifiant entre nos deux patries : l'Algérie et l'Europe — que connaissent aussi les écrivains musulmans de langue française. L'une est la terre de l'enfance, sans être celle de l'innocence ; l'autre, la capitale de l'esprit. Mais

entre les deux, il y a toujours, en nous, une large mer, une mer de séparation — où nous nous obstinons péniblement, vainement peut-être, à dresser des ponts, que la moindre vague emporte. C'est là notre travail de Sisyphe. Il fait de nous, des condamnés à la conciliation — à la réconciliation.

H fut ce condamné, bien avant tous les autres. Inlassablement, il poussa ce rocher — d'abord seul, dans le silence de l'indifférence, puis au milieu des railleries et des huées. Toujours à contretemps, dans la volonté lucide de déranger les conformistes du moment, n le fit avec passion et mesure — ce qui est la marque du véritable amour, avec l'initiative et la persévérance.

C'est là que se situe mon deuxième souvenir.

C'était à Alger, par un après-midi de janvier 56. H était venu inviter les hommes de son pays à une trêve civile, pour épargner les victimes innocentes — et à cause de cela, sa vie était menacée. Cela se passait au Cercle du Progrès, sur la place du Gouvernement, ce lieu de rencontre entre deux villes, mais endormi jusque là dans le passé. C'était de cette place, me racontait mon père, que partaient autrefois les diligences, pour la plaine ou la montagne. C'est là qu'adolescent, dans la chaleur de l'après-midi, je prenais, pour aller vers la ferme natale, un car rempli de vieux Arabes à l'allure royale — un car tout bleu. Je l'avais toujours aimée, cette place : elle était un lieu d'amitié avec les miens, avec la mer. Noces m'avait appris à mieux l'aimer encore, à l'aimer telle qu'elle était — **mais avec des mots**. Je pensais bien la connaître. Pourtant, en ce soir de janvier 56, elle allait, grâce à lui, prendre un visage tout différent, se métamorphoser.

Sous les arcades, à la grande porte de l'immeuble, deux courants s'opposaient déjà, celui de la fraternité et celui de la violence. Quelle stupeur de reconnaître, au hasard d'un remous, défigurés, des visages de camarades de lycée, avec qui autrefois, pendant la récréation de dix heures, j'avais partagé la « coca » à vingt sous — de les voir, pour la pre-

mière fois, revêtus du masque politique de la haine. La plupart, pourtant, hésitaient encore entre le chahut et l'émeute. Par moments, une plaisanterie fusait, qui les démasquait. Les rôles, ce soir-là, n'étaient pas encore bien connus. Ce n'était qu'une répétition.

Je n'avais pu entrer, faute de carte, et j'étais allé n'fadosser à un ficus. Autour, sur la place, dans le ciel, c'était le crépuscule — **tel qu'il l'avait toujours décrit** : le jour, avec ses certitudes, basculait dans la nuit. Pourtant, ce soir-là, à cause de lui, on pouvait espérer encore, résister à cette défaillance de la lumière. La nuit n'était pas totale. Au troisième étage, les grandes fenêtres du Cercle du Progrès étaient illuminées, fastueusement. Et en les regardant, je me sentais un peu comme le pauvre de Victor Hugo qui contemple, avec envie, le festin auquel il n'a été convié. Là-haut, dans cette salle où contre le même désespoir se coudoyaient Musulmans et Européens, c'était peut-être, — moment plus éphémère que la gloire fragile du jour — c'était peut-être le dernier festin de l'amitié !

C'est alors que se produisit la métamorphose. La place, avec ses maigres arbres, ses mendiants, sa foule du soir, ses trams bondés, sombrait — mais pas dans la détresse de la nuit, comme à l'ordinaire. Elle semblait naître au contraire, basculer dans une existence nouvelle, s'éveiller brusquement d'un long sommeil pittoresque et colonial — celui que beaucoup d'écrivains de passage, Gide par exemple, avait décrit, fixé comme on le fait des papillons morts, en les épinglant. Ce soir-là, une passion la traversait, une passion neuve et sombre — la sienne. Un moment même il me sembla que ce décor, pourtant familier, surgissait soudain d'un roman de Dostoïevsky — cet auteur qu'il avait lu dans sa chambre de Belcourt, fenêtre ouverte sur les bruits de la rue, et par lequel il avait appris, lui le Méditerranéen, à donner sens, profondeur et mystère au paysage ensoleillé de ses certitudes. — En effet, sous mes yeux, la place se faisait fiévreuse, exaltée, fascinante, blanche et noire comme le mal et le bien. Etrange dépaysement I

C'est à cet instant, sans doute, que je l'ai le plus profondément admiré, et secrètement envié. Rares en effet sont les écrivains qui peuvent ainsi accorder leur œuvre avec leur vie et réussir, dans la nième démarche, cette double création. Lui, par sa seule présence, il était parvenu à donner sens nouveau au quotidien, à éveiller ce qui était endormi. Sa présence, et son courage, stylisaient en quelque sorte le réel. Si bien que sa vie, à l'image du soir, prenait le visage d'un destin. « Les mots de la fin étaient prononcés ».

C'était la dernière répétition de la tragédie qui commençait.

Déjà, en effet, tandis qu'il parlait pour éveiller et pour réunir, des hommes s'étaient groupés sur la place — ses frères de race — et, comme pour l'exiler une nouvelle fois, ils le huaient, avec des cris de mort. Ils le huaient dans la ville de sa mère... « Oui, tu es mon frère, et vous êtes mes frères que j'aime. Mais quel goût affreux a parfois la fraternité ! » Ensuite, dans la nuit tombée, devant la Statue du PUÇ d'Orléans, ils avaient allumé un grand feu, qui éclairait les naseaux du cheval de bronze — le premier feu de 1\$. haine.

Pendant les mois, les années qui allaient suivre, nous n'aurions, pour éclairer notre nuit, que ce seul feu. Encore aujourd'hui, il nous glace. Mais qui saura encore nous dire qu'il y a, pour les hommes d'un même pays, d'autres recours que celui-là pour faire face au désespoir, pour équilibrer les forces de la nuit ?

Aussi est-ce toujours vers ce souvenir de janvier 56 que je me suis retourné, chaque fois qu'à Paris où ailleurs, j'ai entendu certains critiquer, jusqu'à l'insulte, du fond de leur fauteuil et avec la bêtise doctorale de l'ignorance pu de la haine, ce qu'ils appellent « le silence de Camus » ;... « Beaucoup font les braves, dit Bertolt Brecht, comme si les, canons étaient braqués sur eux — alors qu'il s'agit simplement de lorgnettes de théâtre ». Et c'est vers ce souvenir que je me retournerai encore, si un jour,

quand ils auront vingt ans, je devais rencontrer les enfants de Camus. Oui, je leur parlerai de ce soir-là pour qu'ils puissent, un instant, savourer ce très doux bonheur : être fier du courage de son père.

Je voudrais, pour conclure, exprimer un vœu naïf, dont il aurait lui-même souri... H faudrait qu'un jour, une fois la paix revenue et Tipasa délivrée de ses barbelés, cette place, ou une autre, porte son nom — pour que son exemple, qui aujourd'hui encore nous invite à ne pas désespérer, ne soit pas oublié. Ne sommes-nous pas d'une terre où l'on aime honorer les morts ? Et peut-être pourrions-nous aussi, dans ce geste dérisoire, oublier un peu qu'à plusieurs reprises, nous l'avons condamné à l'hiver de l'exil.

On graverait sur une plaque — mais assez haut, pour la mettre à l'abri des imbéciles — les mots qu'il prononçait ce soir-là : « En ce qui me concerne, j'ai aimé avec passion cette terre où je suis né, j'y ai puisé tout ce que je suis, et je n'ai jamais séparé dans mon amitié aucun des hommes qui y vivent, de quelque race qu'ils soient. Bien que j'ai connu et partagé les misères qui ne lui manquent pas, elle est restée pour moi la terre du bonheur, de l'énergie et de la création. Et je ne puis me résigner à la voir devenir pour longtemps la terre du malheur et de la haine... Puisque c'est là notre tâche, si obscure et ingrate qu'elle soit, nous devons l'aborder avec décision, pour mériter un jour de vivre en hommes libres ».

Ce serait une consolation, pour nous qui sommes du royaume, de se donner rendez-vous sur cette place avec des amis, avant d'aller vers le port — une petite consolation — malgré l'incroyable étran-geté de voir ainsi pétrifié, à jamais, celui qui fut notre jeunesse. On se souviendrait plus facilement, en lisant ces mots, ces mots déjà tout préparés pour la fin, de ce jeune homme en costume blanc qui marchait vers la mer, sous le soleil — au temps; de l'invincible été.

JEAN PELEGRI.

LA GRANDE COLÈRE DE L'ABSURDE

Ici, on ne peut — à mon avis — continuer sans lui. Il était, et demeure, bien entendu, pour les jeunes de mon âge, « Le Maître », l'un des rares écrivains que nous ne pouvons citer sans faire précéder le nom de cette distinction. Et pourtant, avec quelle liberté nous l'abordions dans les salles d'études, au collège, au lycée, hier encore !

Mais notre Maître Albert CAMUS est toujours parmi nous, malgré l'ordre inhumain des choses, cette mort au bout du couloir. Car enfin, il n'est pas « mort tout entier » et son exécution par l'Absurde, contrairement à ce qui dit Meursault, n'a pas été accueillie « avec des cris de haine ». Quoiqu'il eût pu expliquer, CAMUS eût réécrit : « Est-ce qu'on peut faire le parti de ceux qui ne sont pas sûrs d'avoir raison ? Ce serait le mien. »

Pourquoi continue-t-il d'être ? Pourquoi continuons-nous d'être avec lui, devrais-je dire ? Qui ose le nier ? C'est ce Maître qui nous a réappris le jeu terrible de Sisyphe et nous le jouons à notre gré, chacun pour son compte, faisant et refaisant le bilan d'un lourd héritage, disposant presque de son destin si cela ne nous saisissait pas quand nous sommes encore des enfants sans conscience.

CAMUS savait que les Algériens sont adultes de bonne heure puisqu'il le fut lui-même. Sa douloureuse découverte — l'absurde — nous effrayait, mais nous séduisait, nous fascinait, nous touchait parce que chacun de nous, ayant trouvé déjà ce qu'il y a d'insupportable dans l'expérience de la vie, avait goûté, quelque part en lui, cette dose d'amertume et plus que tous autres, nous enfants de cette terre,*

Comment parler de notre Maître A. CAMUS quand son œuvre est là, incomplète mais totale, comme une déchirante preuve de l'existence de l'absurde et d'un certain point de vue de l'inexistence de notre nature ? L'on demeure confondu devant ce miracle; l'on se demande ce que vaut, tout compte fait, la durée d'un homme, son passage ici-bas, par rapport à l'éternel. Cela est un autre problème, certes. Mais il s'inscrit bien dans la pensée du Maître et pourrait expliquer le drame algérien.

Alors, il faut bien se décider à croire que le Maître n'est plus et que son œuvre est finie. Sa voix parviendra à qui éprouve encore un scrupule : « J'ai parlé, faites ce que vous voulez de mes paroles, je me tais maintenant ».

Ce que nous voulons, nous, c'est précisément rendre hommage à cet être, d'ailleurs si exceptionnel qu'il nous est presque impossible de ne pas paraître insuffisants en l'évoquant. Or, l'aimer ou le combattre, de toute façon, c'est se hisser à son niveau. Rappelons donc que « le temps des artistes irresponsables est passé » et que le silence même est quelquefois une manière de s'exprimer. Dans le silence, il y a un enseignement et l'homme de bonne foi trouve toujours son frère.

Beaucoup n'ont pas aperçu son courage, noyé dans sa passion de justice, ce courage de ne prêcher ni la vertu ni la révolte : ne heurter personne, être solitaire pour être solidaire. C'est bien la nostalgie du bonheur, le désir d'être parmi les hommes silencieux, son véritable peuple (méprisé et sans doute haï) qui l'a exilé de notre monde où la liberté de chacun est la gale pour l'autre.

Ce cruel exil, l'accident qui a tué CAMUS, n'est ni la confirmation de notre impuissance, ni la mort d'un homme, ni même la mort d'une vertu ou la mort d'un silence, mais la GRANDE COLERE DE L'ABSURDE, c'est-à-dire la MORT tout court.

KADDOUR M'HAMSADJI,

CAMUS ET LE SECRET

Roblès m'a téléphoné à 15 minutes de l'heure où le journal doit passer sur l'antenne (1). Me dire, à ce moment-là, que « Simoun » souhaiterait avoir quelques lignes de l'écrivain que j'ai voulu être, quelques lignes sur Camus, me dire ça, à ce moment-là, c'était faire un pari risqué.

« Tu le sais bien, je

J'ai d'abord répondu
n'écris plus ».

— Tu as tort.

— Non. La littérature c'est une fausse éternité : autant vaut le journalisme. De toutes façons, pas les deux à la fois ».

Roblès m'a fait écho : « Bien sûr ! Bien sûr » (C'est sa façon de faire. Quand il est bien décidé à vous convaincre, il vous approuve).

*

*#

Roblès est mon ami. Camus était mon ami. A cause de cela, il était difficile de m'accrocher à un non de principe. Qu'est-ce que ça peut faire, les principes ?

Il y avait autre chose. Pendant que Roblès me parlait au bout du fil, pendant qu'il y avait tout ce bruit autour de moi, ce tohu-bohu des dernières minutes avant l'antenne, pendant ce temps-là j'entendais quelquefois d'autre parler.

C'était Camus.

Et c'était il y a un quart de siècle.

Pour lui; le temps ça n'a plus de sens. Pour moi, oui. Jusqu'à nouvel ordre. Jusqu'au dernier ordre.

C'était Camus donc, et il y a 25 ans. Je lui disais : « Enfin, cette « Révolte dans les Asturies », Chariot vient de la publier sans aucun nom d'auteur. Or, il suffit d'en lire dix lignes pour reconnaître non seulement ton style, mais jusqu'à ta façon de parler. Pourquoi cette coquetterie de l'anonymat ?

— Quelle coquetterie ? Nous nous sommes mis à plusieurs pour écrire « Révolte dans les Asturies » (Un silence). Après tout il serait peut-être temps de revenir à la supériorité de l'œuvre sur l'artisan...

Il pensait au Moyen-Age passé et à ce nouveau Moyen Age que nous allions vivre.

*

**

Si je me souviens de cela, je dois reconnaître que je ne me souviens pas de chaque mot, de chaque idée. Beaucoup plus du ton grave et affectueux qu'il avait ce jour-là, et combien j'étais d'accord, et combien était beau le ciel et les nuages glissant au-dessus des fils de trams de la rue Michjelet. Bref, c'est plus un souvenir du ctfleur qu'Un souvenir de l'intelligence.

*

**

Tout cela pendant que Roblès me téléphonait et que, finalement je disais oui.

Le téléphone raccroché... Ce n'était plus il y a 25 ans, c'était il y a 15 ans. J'étais seul, il faisait froid, je glissais sur le verglas d'une petite rue française et brusquement comme je me rattrapais à n'importe quoi, entre deux boutiques-, une merveille : le cadeau brusquement jeté au cœur et à l'âme. Des pierres, mais toutes enchantées par l'homme, instrumentées, harmonisées, chantées et enchantées par lui.

De nulle part, on ne pouvait les voir toutes à la fois. Non seulement elles étaient anonymes comme la « Révolte dans les Asturies », mais de plus on ne pouvait pas les lire d'un coup. Il manquait toujours une page. Un peu de recul. Un « point de vue » comme disent les guides.

Ce jour-là, j'ai réentendu Camus me parler de ce secret nécessaire à l'art. Ici, il était double, n'était de l'œuvre et de l'artisan — et par cette joie, la mienne, il prouvait que, même dans la surenchère, la voie indiquée il y a 25 ans par Camus pouvait être la bonne — En tous les cas, elle me convenait.

Et à dire vrai, Camus qui a aimé mon métier aurait aimé cette surenchère que je lui ai trouvée, la radio.

Je veux dire que non seulement le journaliste est un écrivain, un poète qui accepte d'être anonyme, mais de plus, au micro, il accepte qu'il ne reste rien, même pas un papier jaunissant, rien de ce qu'il fait.

Sinon, peut-être par chance, par miracle, pour Dieu sait qui, un souvenir identique à celui que j'ai gardé, cette conversation de deux jeunes hommes, il y a 25 ans, rue Michelet, l'écho d'une voix aimée et le souvenir d'un ciel vivant.

C. DE FRE(MINVILLK)

(1) D'Europe N° 1 (N.D.L.E.)

DANS UN MONDE EN RUINES

(De Rabat où il travaille à l'adaptation cinématographique (L'un de ses romans, Mohammed Dî) se joint à nous en regrettant de ne "pouvoir nous envoyer que quelques lignes, pris qu'il est dans l'agitation qu'imposé la création d'un film.

...« De plus, écrit-il, je n'ai absolument rien ici pour préparer quelque chose d'un peu sérieux sur l'œuvre de Camus. J'ai l'intention cependant d'écrire sur l'homme, tel que je l'ai connu, et en utilisant certaines réflexions qu'il a rédigées pour moi il y a quelques années ; d'écrire aussi sur son œuvre, — mais seulement une fois que j'aurais récupéré toutes mes affaires restées à Tlemcen... »)

Camus est arrivé dans un monde en ruines, au goût de cendres et de soleil, où l'homme n'est même plus un survivant mais l'ombre déjà de l'homme d'Hiroshima. Et d'un bout à l'autre, son œuvre a refusé d'apporter la moindre atténuation à ce sentiment ; elle a assumé entièrement cette aveuglante réalité, l'imposant comme la seule patrie de l'homme. Oui, Camus est allé, en ce qui le concerne, au-delà de la découverte dostoïevskienne : Dieu est mort. C'est l'homme lui-même qui est mort, et tout espoir est interdit. Telle est la leçon de cette œuvre, qui fait sa sombre grandeur, et sa faiblesse.

MOHAMMED DIB.

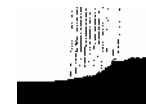
ALBERT CAMUS, artisan de théâtre.

Nous déjeunions, lui, iGabriël Audisio, Rdoul Celly et moi, un jour du printemps de 1948, dans un bistrot parisien simple et de bonne renommée. Un projet de cinéma nous réunissait. Un projet vaste et difficile. Il s'agissait lion d'un film qui aurait l'Algérie poui¹ décor, mais du film — jamais entrepris jusqu'aujourd'hui — sur l'Algérie ; non d'un film à l'affabulation hasardeuse, qui exploiterait accessoirement un pittoresque algérien de convenance, mais bel et bien du film dont le profond sujet serait exclusivement axé sur l'Algérie et qui — enfin — révélerait au mohde et d'abord à la "métropole, la signification véritable de notre pays, tapie à mi-distance « de sa pauvreté et de sa lumière ». Tout de suite, il m'avait dit, au cours d'un entretien précédent, répondant à la confiance de mon rêve ambitieux : « Il faut raconter l'histoire d'une amitié ». Cela aurait dû suffire. A partir de cette déclaration-éclair, il était prêt à ee mettre au travail et il est probable que dans un temps record, il aurait mis le point final à un scénario décisif. Pourquoi, un scrupule exigeant — et qui Se révéla par la suite regrettable — nous ëngageâ-t-il à adresser une lettre commune aux artistes, intellectuels et gens de lettres nord-africains, afin de savoir ce qu'ils souhaiteraient de voir inclure dans un tel film ? Sans doute, notre désir commun d'être irréprochables. Mais le résultat paresseux de cette enquête se traduisit malheureusement par une faillite. A la suite de cette lettre circulaire, tout s'effilocha. Les circonstances évoluèrent. Notre projet s'éteignit.

Je ne relate ce souvenir que pour préciser ce que les motifs qui nous réunissaient ce jour-là avaient de favorable à l'amitié. Nous étions tous quatre bien à l'aise, en famille, promis à un accord immanquable. Sans perdre de vue la grave importance de ce film futur, le ton dont il en parlait s'animait de je ne sais quelle agilité joviale. Son accent — et le nôtre — cessaient de se contraindre; voyelles et diphtongues retrouvaient leur couleur nord-afrieainë, leur anarchie phonétique, leur rude musique biën-aimée. Et ce retour à notre accent d'origine, c'était déjà une sorte de connivence. Elle devait par la suite ne s'interrompre qu'à Villeblevin.

Durant ce déjeuner — bien mieux que je n'avais pu le faire encore — je pus observer son visage. Ses rides prématurées dénonçaient une excep[^]ionnel-le mobilité d'expression et par conséquent une évidente aptitude à s'émouvoir. Son « indifférence », si souvent alléguée, s'appliqUait sans doute à des spéculations de l'esprit, non à la vie des êtres et à la sienne. J'essayais de distinguer dans les traits de cet Algérien le caractère doublement révélateur de son ascendance hispano-alsacienne. Vainement. C'était Un spécimen authentique de la race nouvelle que le sol africain a vue se former depuis plus d'un siècle, et où s'épousent les sources et les provenances. Un seul détail : la couleur de ses prunelles, peu courante dans notre pays : un vert glauque que qualifie indûment le mot : pers, avouait une trace exotique.

H parlait, et l'attention où je m'absorbais parvenait mal à mettre en fuite les images qu'à jamais il a tracées des ciels et de la mer de Tipasa, d'Alger, d'Oran. Sur celles qui s'élevaient de ses propos, elles maintenaient leur surimpression avec insistance : les crépuscules du matin et du soir, que des martinets rayent de zigzags stridents, des ruines romaines investies d'absinthes, les ruissellements d'une inépuisable lumière. Et déjà, la chaleur et l'aisance de sa verve suggéraient ce qu'il ne devait déclarer que plus tard (dans là préface de « L'Envers, et l'En-



droit », réédité en 1956) à propos de « l'ancien chemin » que ses Essais avaient ouvert, « sur lequel, écrit-il, certains matins d'Alger, par exemple, je marche toujours avec la même légère ivresse ».

A

Des années passèrent, jalonnées de signes lointains, de rencontres — fortuites ou provoquées — de coups de téléphone et de lettres rapides ; joies trop rares que me mesuraient les encombrements de la vie à Paris. Il fallut attendre plus de dix ans pour que nous nous trouvions ensemble sur une scène de théâtre, réunis dans un même travail : les répétitions de sa pièce « Les Possédés » d'après le roman de Dostoïevsky, commencèrent au Théâtre Antoine à la fin de Novembre 1958.

Le programme de ces répétitions prévoyait, en premier lieu, des lectures. Autour d'une table d'abord, puis « en mouvement ». Ces dernières étaient une de ses inventions. « Bougez comme bon vous semble » nous disait-il, « ou asseyez-vous quand vous en éprouvez le besoin. Faites ce que le texte vous inspire ». H écoutait ; il regardait ; il n'intervenait pas pendant l'échange de nos répliques. Il attendait que ses personnages sortent des comédiens. Il avait compris dès longtemps que le trait juste, spontanément jailli d'un interprète, est infiniment plus précieux et efficace que tout ce que cet interprète peut éventuellement reproduire d'après des indications extérieures à lui-même. Sa suprême intelligence des choses de théâtre considérait, d'autre part, que la vie d'un personnage n'est pas figée dans un texte, que sa vérité dispose d'une certaine marge où l'invention du comédien a loisir de se manifester. H était d'une tolérance rarissime à propos de la « composition » (que nous appelons dans notre argot de théâtre : « le crêpe »). Il était attentif à la justesse intérieure beaucoup plus qu'au pittoresque de l'aspect. C'est tellement vrai, qu'au moment de distribuer « Les Possédés », tel comédien pressenti pour deux rôles à choisir, mais qu'il trouvait mieux désigné à l'un qu'à l'autre, lui ayant déclaré — après avoir pris connaissance de la pièce — qu'il préférerait celui des deux

rôles où justement Albert Camus le voyait moins bien, obtint sans discussion, à la suite d'un essai, de jouer le personnage qu'il désirait. L'enveloppe ? l'aspect ? Albert les jugea secondaires au regard des preuves de vie profonde qu'il venait de recevoir. Et les caractères physiques de ce personnage — décrits minutieusement d'ailleurs, par Dostoïevski — s'effacèrent devant une authenticité de nature et de réactions où reposait à ses yeux la valeur essentielle de toute composition dramatique.

Nous étions loin de la méthode de certains metteurs en scène, qui fixent d'avance sur le papier, non seulement les places et les mouvements qu'ils supposent être commandés par l'action, mais aussi le détail du jeu des comédiens, avant même d'avoir pris contact avec eux. Je n'ai jamais entendu, ni vu, Albert Camus donner une intonation, indiquer un geste ou une expression. Il excellait à les provoquer par des explications lumineuses et convaincantes. Souvent je me suis assis non loin de lui, dans la salle, pendant la répétition de scènes où je n'avais pas à intervenir ; la tension de son visage, le rythme de sa respiration traduisaient l'anxiété où il était d'avoir enfin la preuve qu'il avait été entendu : « A-t-elle ou a-t-il compris ? » Et quand le bon résultat était à la fin conquis, la détente que son maintien, ses traits, sa voix laissaient paraître, avait tout l'air du vrai bonheur.

Il s'ingéniait à apporter aux comédiens des facilités de toute sorte pour l'établissement de leur personnage. Il rédigeait par exemple — dans le cas des « Possédés » — des notes farcies de références précises, puisées à même le roman de Dostoïevski, ou ses cahiers. Et le travail considérable — le travail d'archiviste — que ces notes sous-entendaient, avaient uniquement pour objet le confort moral de ses interprètes. Par quel prodige parvenait-il à rassembler, à rédiger, tant d'indications, malgré l'embaras de sa vie ? L'amour n'y était pas étranger. Pour la chose théâtrale d'abord, mais aussi pour sa troupe. Oui, il aimait ses comédiens. Et ses corné-

diens le savaient. Quel soutien pour eux ! Quel ressort ! En dehors de l'approbation que parfois ils recevaient — comme une rosée — de leur metteur en scène et qui tonifiait leur ardeur, savoir que (même s'ils n'étaient pas encore tout à fait à la hauteur de leur tâche) le cœur de leur guide restait sensible à leurs efforts, à la volonté de donner le meilleur d'eux-mêmes, au dévouement qu'ils consacraient à l'œuvre où ils étaient associés, leur tenait lieu déjà de récompense.

H avait imaginé, pour colorer l'atmosphère générale de nos répétitions, de faire jouer avant le travail et pendant nos pauses, des airs folkloriques bien choisis et bien propres à illustrer les dominantes essentielles des « Possédés » : leur incurable mélancolie, l'éclat de leurs révoltes, leurs lancinances, leur désespoir. Ce n'était certainement pas pour son plaisir personnel que des disques tounaient sur un piej?;-up. Non, il s'agissait bien encore d'aide aux acteurs. Car cette musique créait pour eux un climat acéprdé à l'œuvre qu'ils s'employaient à faire vivpe, elle habillait leur sensibilité de tons assortis à ce qui, en eux, tendait à s'évader de leur dépaysement et elle les mettait de plain-pied avec un état insinuant où ils pénétraient sans y prendre garde.

Tant de prévenances, tant de soins attestaient, outre ses qualités de cœur, une connaissance profonde de notre métier. Jean Vilar cite ces quelques Hgnes du « Mythe de Sisyphe » : « Je ne dis pas que les acteurs sont des hommes absurdes, mais que leur destin est un destin absurde qui pourrait sé_duire et attirer un cœur clairvoyant ». Oui, leur destin est de naviguer — par choix — sur des, océans imaginaires, vers des, pays inventés, au travers d'aventures fictives, selon ce que la vie — absurde — offre d'affreux et de sublime. Et ce destin l'a tenté, n l'a « attiré ». Albert Camus s'y est abandonné avec complaisance. Rien ne nous qtera de l'esprit que lorsqu'il a joué la comédie en Algérie, au sortir de son adolescence, il n'ait considéré que cet exer-cjce équivalait, dans une large mesure, à un refuge : vivre enfin hors de sa propre vie, laisser au vestiaire

ses propres tourments, les questions obsédantes qui ne trouvent de réponses que dans des questions nouvelles, se reposer dans une diversion où les exigences de la pensée se voient enfin suspendues — à la manière d'un corps nu qui, dans la mer, est tout à coup délivré de la pesanteur — il semfble bien que le nageur fidèle qu'il était y ait trouvé une sorte de délice. Et un délice non contredit par son « cœur clairvoyant ».

Echappait-il à la nostalgie de l'époque révolue où, sur une scène, il portait chapeau à plumes et épée en verrou ? Voire ! Le plaisir qu'il goûtait à la compagnie de ses comédiens en laisserait douter. On a dit de lui, à ce propos, qu'il avait le goût de l'équipe ; et l'on a suggéré que son passé de footballeur n'était pas étranger à ce goût. C'est très plausible (il a dit lui-même à peu près la même chose) et d'autant mieux que dans notre équipe il était le capitaine, avec ce que ce titre implique de savoir et de capacités, mais aussi d'attention, de sollicitude et — oui — de bonté pour ceux qu'il dirige. Il s'appliquait au-delà de nos travaux, à prolonger notre réunion, c'est-à-dire la joie bonne et saine qui fait suite à l'effort, n y trônait comme un amphitryon fastueux. Son sens royal de la largesse, le devait-il à un don naturel ou à la lumière de notre ciel, qui passe en opulence les rêves les plus audacieux de la cupidité ? Aux deux, probablement. De toute manière, ce que ses libéralités affirmaient sans équivoque, c'est que, même au sein de la grande aisance dont son œuvre l'avait pourvu, il restait digne d'être pauvre. Et je crois que c'est là un grand titre de noblesse.

D'autre part, il y a environ un an, au cours du « Gros Plan » que la Télévision française a donné de lui, il a défini la camaraderie et nous a éclairés sur les raisons exactes qui justifiaient l'usage du mot « équipe » appliqué à une communauté dans laquelle il était doublement inclus, en tant qu'auteur et metteur en scène : « Dans la solitude, disait-il, l'artiste règne, mais sur le vide. Au théâtre il ne peut régner. Ce qu'il veut faire dépend des autres.

Le metteur en scène a besoin de l'acteur qui a besoin de lui. Cette dépendance mutuelle, quand elle est reconnue avec l'humilité et la bonne humeur qui conviennent, fonde la solidarité du métier et donne un corps à la camaraderie de tous les jours. Ici, nous sommes tous liés les uns aux autres, sans que chacun cesse d'être libre, ou à peu près »...

En encore :

« Au théâtre le fruit du travail, amer ou doux, sera recueilli un soir connu longtemps d'avance et dont chaque jour de travail nous rapproche. L'aventure commune, le risque couru par tous, crée alors une équipe d'hommes et de femmes; tout entière tournée vers un seul but et qui ne sera jamais meilleure, ni plus belle, que le soir, longtemps attendu, où la partie enfin se joue ».

Mais ce capitaine d'équipe excellait à préparer la partie. Si « Les Possédés » ont triomphé le soir du 28 Janvier 1959, ce n'est pas seulement parce qu'il s'agissait d'excellent théâtre, impétueusement sorti d'un des romans les plus importants du siècle écoulé. Albert Camus avait, dans la minutie et l'ordre du travail, suivi un plan — logique sans doute — mais dans lequel avaient place des éléments humains souvent méprisés. Il aimait le théâtre, c'est évident, mais il l'aimait avec la volonté de le servir et non celle de se servir de lui. (Il semble bien qu'à cette volonté se mêlât cet entêtement de justice, présent à tous les actes de sa vie). C'est ainsi qu'il fréquentait les petits théâtres de la rive gauche, les pauvres, les courageux, à la façon d'un sourcier en quête d'eau pure... Il y gagnait de connaître tous les acteurs. Et lorsqu'il fallut distribuer les rôles de sa pièce, je l'ai entendu citer des noms parfaitement inconnus (à la stupéfaction des spécialistes présents, dont le métier aurait justement exigé qu'ils les connussent...). H réparait ainsi des négligences du sort, et si ses propres intérêts y trouvaient leur compte, c'était vraiment par dessus le marché...

Nous avons connu beaucoup d'auteurs et de metteurs en scène exactement renseignés sur ce qui POU-

vait aider à leur succès. Mais peu d'entre eux savaient, ou savent, comme Albert Camus, lier les exigences du travail à des considérations morales ou sentimentales, qui n'intéressaient que ses collaborateurs.

Nous avons bien vu cela à propos des allègements que sa pièce a dû subir, pour être amenée à des proportions normales. Il fallait couper une heure de texte. C'est considérable. Parmi ces coupures, certaines, qui étaient indispensables, ne donnèrent, chez lui, à aucun débat. Mais il y avait aussi celles qui diminuaient sensiblement l'importance de rôles déjà minces. Qu'il était malheureux à cause de celles-là ! Tellement... qu'il lui est arrivé — j'en suis témoin — de renoncer à des amputations que pourtant il souhaitait. Devant certains regards, certaines mines déçues, certaines manifestations de chagrin, il en arrivait à admettre qu'après tout, elles n'étaient peut-être pas absolument nécessaires, ces coupures... Mais la vérité était plus simple : il détestait faire de la peine. Parmi ses vocations fleurissait vigoureusement celle d'être généreux. Et c'est légitimement qu'il a pu déclarer : « Celui qui traîne sa vie et succombe sous son propre poids ne peut aider personne. Celui qui se domine, au contraire, et domine sa vie peut être vraiment généreux et donner efficacement ». (Rien ne dit d'ailleurs qu'il n'ait flairé qu'un comédien ou une comédienne déçus ou chagrinés sont de moins bons soldats).

Enfin, pour couronner des vertus qu'il savait rendre compatibles avec son action d'homme de théâtre, il rayonnait de courage.

Nous en avons eu une bonne preuve à l'occasion de scènes importantes qui, dans le déroulement des « Possédés », retardaient une conclusion attendue : un certain accouchement où un personnage nouveau intervenait en dernière heure, et un meurtre qui s'accomplissait sous les yeux des spectateurs, déjà saturés d'émotion. On suggéra autour de lui que la matière de ces deux scènes pourrait alimenter un bref commentaire placé dans la bouche du Narrateur

(car la pièce comportait un personnage qui portait ce nom et s'adressait directement au public). Mais Albert Camus resta sourd à toutes les prières qui lui furent faites à ce sujet. C'était l'intérêt de sa pièce de supprimer ces scènes ? Peut-être... C'était aussi son intérêt personnel ? Sans doute... On pouvait, au prix de ce sacrifice, espérer un plus grand nombre de représentations ? Il n'en disconvenait pas. Mais farouchement, il refusa de trahir Dostoïevski. H entendait rester fidèle à une œuvre qu'il avait choisi d'adapter dans son sens et son tout. Et rien ne put faire que ces deux scènes ne fussent maintenues. (Isolément, elles étaient d'ailleurs admirables).

Ainsi, jour après jour, s'organisait ce qu'il a nommé « le spectacle total » ; un spectacle « conçu, inspiré et dirigé par le même esprit, écrit et mis en scène par le même homme, afin d'obtenir l'unité du ton, du style et du rythme qui sont les atouts essentiels ». Notre spectacle s'édifiait dans un des lieux du monde où, de son propre aveu, il était heureux. Heureux d'un bonheur d'artiste qui voit s'animer ce qu'il a longtemps rêvé dans le recueillement, mais aussi — mais surtout — d'un bonheur d'artisan aux prises avec des éclairages, des dispositifs scéniques et des agencements de désors. Laissons-lui la parole sur ce point :

« De même qu'au temps où je faisais du journalisme, je préférais la mise en page sur le marbre de l'imprimerie à la rédaction de ces sortes de prêches qu'on appelle éditoriaux de même j'aime qu'au théâtre, l'œuvre prenne racine dans le fouillis des projecteurs, des praticables, des toiles et des objets. Je ne sais qui a dit que pour bien mettre en scène, il fallait connaître par les bras le poids des décors* C'est une grande règle d'art et j'aime ce métier qui m'oblige à considérer, en même temps que la psychologie des personnages, la place d'une lampe ou d'un pot de géranium, le grain d'une étoffe, le poids et le relief d'un caisson qui doit être porté aux cintres. »

Le soir de la générale des « Possédés », il m'ap-

porta une espèce de mouchoir-pochette dont le tissu, les dessins imprimés et les couleurs criaient leur origine russe. Il avait pensé, quelques heures avant la bataille, que cet accessoire, jailli de l'unique poche de ma redingote, donnerait à mon personnage une note bohème conforme à son caractère. Malgré tout ce qui l'assaillait un tel jour, il avait trouvé le temps de s'occuper de cet infime détail et d'acheter — mais comment ? mais où ? — ce mouchoir manifestement introuvable à Paris...

Ah ! qui m'eût dit, Ce soir-là, que, Si vite, ce petit carré d'étoffe me deviendrait Une relique...

*

**

J'ai parlé de connivence tout à l'heure... Mais comment dire au juste en quoi elle consistait ? Etre nés dans des lieux distants d'une centaine de kilomètres, avoir un même accent natal, ne suffisait pas tout à fait pour l'établir. Il y avait, naturellement, le théâtre qui nous offrait un bon terrain de rencontre. Mais il y avait surtout l'exil.

Je me souviens de lui avoir confié, un jour, que depuis des dizaines d'années, je ne m'étais pas encore acclimaté à Paris ; je sentais que la latitude à laquelle j'étais destiné était ailleurs, sans doute plus au sud, sans doute sur ce littoral nord-africain de mon enfance et de ma jeunesse. Pour me dire qu'il était dans mon cas, il me répondit avec des images : « A Paris, voyez-vous, quand la nuit vient, je n'ai qu'une envie c'est de rentrer chez moi. Mais en Algérie, dès que le soir tombe, il faut que je sorte, si je ne suis pas déjà dehors ».

La connivence ? Il m'a fait la grâce de l'entretenir pendant nos travaux. H n'y a pas une seule de ses lettres qui ne fasse allusion à nos origines pareilles. Ni une dédicace de ses livres. Les lignes qui accompagnaient le « modeste souvenir » qu'il m'offrit à l'occasion de la première des « Possédés » (en vérité, une édition très précieuse des « Lettres Per-sannes ») m'assuraient de son « affection berbère »... Au cours des représentations de sa pièce, il prenait plaisir à pêcher les mots de mon rôle où mon accent algérien reparaissait... Il revenait de la salle, à l'en-

tr'aete ou après le baisser de rideau final, et avec un sourire ravi me disait : « Ah ! Ah ! ce soir, vous avez appelé Dachat : « Ma jolie ! » ou bien : « Ce Jésus », quand même !... C'est assez difficile d'adoucir son accent aigu, hein ? »...

Lui-même, durant nos répétitions, dans l'affairement où ses devoirs de chef de troupe suspendaient tout souci de s'observer, laissait paraître dans ses inflexions, ses réactions, ses gestes, les signes indélébiles de son « algérianité ».

Quelles que fussent les rigueurs, les exigences ou... les nervosités de notre travail, le sentiment d'une sorte de parenté issue d'une source où — ailleurs — nous avions bu l'un et l'autre, ne cessait de m'être présent.

Une source de lumière... Et pendant tous ces mois de bonne compagnie, d'effusions, d'ardeur laborieuse et de gentillesse (car il y a aussi — je le lui ai dit — une gentillesse algérienne, cousine revigorée de la « *gentilezza* » italienne) un vieux souvenir me revenait avec constance, qui diffusait un halo de clarté sur les perspectives les plus sombres du drame russe où notre travail nous enfermait. Un souvenir de bonheur ancien, peut-être symbolique, où sur un rocher plat, étendu sur le dos, après la pêche nocturne et, à l'aurore, après un bain radieux, un grand besoin de repos m'était venu.

Et j'étais face à face avec le soleil, encore à faible hauteur, au-dessus de la mer où dansaient des myriades d'éclats éblouissants. Or, mes paupières à demi-fermées filtraient à travers leurs cils cette avalanche, cette profusion vertigineuse de lumière, cet éblouissement — et, ma tête s'étant inclinée sur la droite, ce fut tout à coup une pluie oblique de rayons d'or sur l'or en fusion de la mer...

Un sommeil enchanté l'absorba peu à peu.

PIERRE BULNCHAR.

CHRONIQUES ET NOTES

POETES NORD-AFRICAINS

Les Editions Pierre Seghers publient un recueil de poèmes du grand poète tunisien Aboul Qaccem Ech-Chebbi, mort en 1935 à l'âge de 25 ans. C'est un des plus importants écrivains de langue arabe et qu'ont reconnu pour tel des poètes de la taille d'un Abou Maddi ou d'un Khâilil Djebran. Dans une bonne étude-préface, M. Ameer Ghedira, qui a, d'autre part, assuré la traduction des textes, définit la place considérable qu'Ech Cbebbi tient dans les lettres arabes.

Né à Tozeur, dans le Sud-Tunisien, Ech Chebbi, au cours de sa vie si brève, a pu créer une œuvre qui compte également des essais et des pièces dramatiques. Mais cette œuvre n'a pas été recueillie entièrement en volume et elle reste éparse dans diverses revues et anthologies.

Un seul ouvrage a été publié à Tunis, en 1955 : « Les Chants de la Vie », et on prépare l'édition de son essai : « L'imagination poétique chez les Arabes » paru en 1929.

En Algérie, M. Saâdeddine Bencheneb avait traduit, l'un des premiers, des poèmes d'Ech Chebbi dans son « Anthologie de la Poésie arabe moderne » parue à Oran, chez Fouque, et qui obtint le Grand Prix Littéraire de l'Algérie. La revue « Forge » en 1948 publia également des traductions d'Ech Chebbi, à Alger. Nous citons ces références parce qu'elles nous permettent d'établir une comparaison entre les versions données par Saâdeddine Bencheneb, Mohamed Bachrouh (dans « Forge ») et Ameer Ghedira.

Emile Dermenghem, dans sa présentation d'Ech Chebbi, a écrit en particulier : « Il émeut la jeunesse d'Orient et d'Occident par le ton simple et pathétique à la fois de ses vers (1). Il affectionne les demi-teintes, les analyses psycho-

(1) c Les plus beaux textes arabes ». Ed. La Colombe, Paris.



logiques, le symbolisme, l'intensité nuancée des sentiments, la musicalité des rythmes et des timbres ».

C'est ici que nous mesurons la distance qui sépare le poème original du poème traduit. Il suffit de confronter deux versions en langue française pour que l'on demeure perplexe et troublé. Dans l'Anthologie d'Emile Dermenghem (qui a repris la version parue dans « Forge ») nous trouvons le poème intitulé : « A l'ombre de l'oued de la mort ». Dans l'édition Seghers, Ameur Ghedira préfère : « A l'ombre de la vallée de la mort ».

Dans l'Anthologie : « Nous cheminons. Cet univers aussi. Vers quel but ? Nous chantons avec les oiseaux au soleil ».

Ce début du poème, Ameur Ghedira le traduit ainsi :

« Nous marchons. Autour de nous les mondes tournent. Mais vers quelle destination ? Nous chantons avec les oiseaux pour le soleil ».

Ce court exemple, je pense, suffit déjà à marquer la difficulté de l'adaptation d'un texte poétique arabe dans une autre langue.

Mais voici encore ;

Anthologie : « Nous avons couru avec les nuits, pieds nus sur les sentiers du temps et nous voici saignants. Nous avons mangé de la terre jusqu'à la lassitude et nous avons bu les larmes et nous nous en sommes désaltérés. Nous avons semé les voluptés, les désirs, les douleurs et les joies partout où nous avons passé. »

Edition Seghers ;

« Nous avons tant couru avec les ténèbres
à travers les vallées et voici nos pieds en sang. «
Nous avons mangé tant de terre que nous en
sommes dégoûtés, « Bu tant de larmes que nous en
sommes rassasiés.
« Et nous avons répandu partout où nous avons
voulu,
« les rêves, l'amour, la douleur, le désespoir et la
tristesse, j>

D'évidence, c'est le destin des poèmes de ne pouvoir passer dans une autre langue avec leur musicalité, leurs

rythmes et leurs cadences et jusqu'à la couleur des mots, leurs ambiguïtés et leurs résonances. Tout ce qui fait la valeur du poème paraît incommunicable, transmis dans un autre langage. C'est toujours le papillon qui laisse aux doigts ses ors dès qu'on le saisit. Résignons-nous donc à ne connaître en français, des chants étranges et poignants d'Ech Cheb-bi, que les « échos » qui nous parviennent à travers les traductions.

On peut cependant imaginer ce qu'un Jean Prévost aurait fait de la « Prière au Temple de l'Amour » qui ouvre le recueil, ou de cette « Pastorale » aux purs accents virgiliens. Soyons juste : M. Ameur Ghedira a poussé une porte sur l'œuvre étincelante d'Ech Chebbi. Son mérite demeure qui est avant tout de nous faire entrevoir son éclatante lumière.

AMelkader OUJDI.

A propos d' «UN SAC D'EMBROUILLES»

Mlle Geneviève Baïlac a fait représenter à Paris sa nouvelle pièce « Un Sac d'Embrouilles », dont la Presse parisienne a souligné le mauvais goût et la vulgarité. Une autre pièce du même auteur, « Les Sœurs Gomez », avait sombré, l'an dernier, en quelques jours, sous le poids même de sa médiocrité. Auparavant, Mlle Baïlac avait assuré la mise en scène d'une farce, « La Famille Hernandez », qui avait bénéficié d'un effet de surprise.

Peut-être avait-elle aussi bénéficié d'une habile préparation. Avant la création de cette œuvrette à Paris, n'avait-on pas vu se succéder à Alger, pour des conférences organisées par le CRAD, des critiques fameux et de vieilles comédiennes influentes ?

Passons sur le côté « finaud » (on dit ici : « louette ») de Mlle Baïlac.

Ou plutôt, relevons qu'elle semble avoir obtenu des privilèges assez considérables, qu'aucune troupe d'amateurs ou de professionnels n'a connus avant elle. Ni « L'Equipe » de Camus, qui travaillait dans la pauvreté, ni la troupe arabe de Mahieddine qui devait se plier à un dur cahier de charges, n'ont bénéficié de ces subventions royales qui permettent à Mlle Baïlac de s'octroyer un traitement qui ne l'est pas moins. Et d'entretenir un parc automobile à faire béer le directeur d'une compagnie théâtrale professionnelle. Et, surtout, de monter régulièrement et exclusivement ses propres pièces à Paris !

« La Famille Hernandez » avait rapporté environ seize millions de droits à ses auteurs et, lors du partage, les complications survinrent. Cette fois, Mlle Baïlac a pris ses précautions. Elle a signé seule « Un Sac d'Embrouilles ». Ainsi, les bénéfices de l'opération lui reviendraient sans mise de fonds. Pas même de mise de fonds littéraires, si je puis dire, puisque le sujet d'« Un Sac d'Embrouilles » est emprunté lui aussi à Molière et à ses « Fourberies de Scapin ».

Nous ne jugerons pas le talent littéraire de Mlle Baïlac à travers ses œuvres complètes, des fades poèmes de « Dons » aux « Trois Contes » si riches en lieux communs. A propos des « Sœurs Gomez », même J.-J. Gautier, pourtant indulgent

après tant d'invitations du CRAD, conseillait à Mlle Baïlac de mettre en scène mais de cesser d'écrire. Il est apparu à celle-ci que la langue de Cagayous lui apporterait des facilités d'expression. Erreur ici encore. Il aurait fallu à l'auteur les qualités d'invention, la malice, la fantaisie, l'esprit pour tout dire, d'un Edmond Brua dont les jeux, à partir de la langue populaire de nos faubourgs, restent ceux d'un fin lettré. Ses « Fables bônoises » accèdent, elles, à la dignité littéraire et avec une aisance, une grâce authentique qu'admirait Camus.

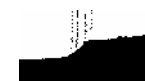
La France nous envoie sa culture et grâce à Mlle Baïlac nous lui renvoyons ses admirables reflets. Près d'un siècle et demi d'influence spirituelle du pays de Molière en terre algérienne donne enfin ses fruits : « Un. Sac d'Embrouilles ». Les Services Culturels du Gouvernement Général, ou si l'on veut, de la Délégation, ceux-là mêmes qui brimaient Camus, dans ses années de jeunesse, mais qui appuient de tout leur poids Mlle Baïlac, veulent prouver enfin à la France civilisatrice que la grande leçon a été comprise. Bientôt, et encouragée sans doute, Mlle Baïlac renverra à Paris, Descartes, Pascal et Camus traduits en pataouète.

Des âmes innocentes auraient pu penser que les reflets de cette culture, les œuvres des écrivains algériens d'expression française comme Mohammed Dib ou Yacine Kateb, par exemple, en étaient les plus belles fulgurances. Mais non. C'est au fond de ce « Sac » que vous trouverez la lumière.

Lors d'une interview à la Télévision de Paris, M. Max Favalelli avait demandé en toute bonne foi à Mlle Baïlac, à propos du même « Sac » : « Mais il n'y a donc pas d'auteurs dramatiques en Algérie ? »

Mlle Baïlac ne put répondre. Elle ignorait, elle, directrice d'une entreprise officielle de culture populaire par le théâtre en Algérie qu'il existe, en plus des Camus et des Jules Roy qu'elle connaît, certes, de jeunes auteurs de la génération nouvelle qui ont nom : Jean Senac, Kaddour M'Hamsadji, Yacine Kateb, Henri Kréa, j'en passe, et des œuvres qui s'intitulent « Le Cadavre Encerclé », « La Dévoilée », « Le Séisme » que Paris, Bruxelles, Florence, Genève ou Tunis ont déjà applaudies.

Jean-Claude BENICHOV.



BULLETIN A RETOURNER

A LA REVUE SIMOUN

77, Boulevard Vauchez — ORAN

C.C.P. Alger 870-45

LES PEINTRES A ORAN

La Galerie Colline d'Oran présente les peintures récentes de Mouly.

Paysages recomposés d'une Venise flamboyante, marines éclairées de cette lumière du prisme qui jaillit de la toile elle-même.

Aimons surtout ces troncs d'arbres, vivants d'une plastique émue, dépouillés de toute inutilité et rehaussés de la blanche distinction d'un fond aéré.

C'est une très belle exposition.

Celle qui lui fait suite est un vrai panorama de la peinture contemporaine. Robert Mlartin a réussi et à lui seul une exposition de classe qu'il est difficile même à un organisme d'Etat de réunir à Paris.

Un éventail du *figuratif* à l'abstrait aux qualités diverses d'ailleurs.

Clavé y domjine avec deux toiles bouleversantes de la série des rois et des jeux de cartes de sa présentation actuelle à Paris chez Creuzevault. Un Bis-sière un peu terne, un Poliakoff jaune et inachevé, un Brian<sihon gris de bon; goût, deux excellents Oudot classiques, des Planson sensibles surtout l'aquarelle, un Limouse qui vibre, un beau Guira-mand rosé, un Brésilier automnal moins bon, un joli Morvan très Staël, un Terechkowitch au portrait médité. La synthèse de Yankel est trop lourde. JM;ais Pelayo, Lombard, Couy et Mouly sont parmi les meilleurs. Leur geste suit l'esprit et crée l'harmonie. Lemabe est trop désinvolte, Burel anecdotique. Les bleus pétrole de Vicente et les blancs de Guermez sont parfaits. Diaz est séduisant. On trouve aussi une mjodeste aquarelle et une grande toile de votre humble serviteur.

EIN.

Je soussigné

Adresse •——

déclare souscrire à 6 numéros de la revue SIMOUN à compter du numéro ————— et verse la somme de :

par chèque postal 870-45 Alger

ou mandat.

Date :

Signature:

si vous «ras TITDLAIBSD-VN COMPTS COUIIANT POSTAI,

Vaut pouvez voui aïtpenter Oe noup retourner le prêtent DuUethn en portant sujr le volet ûe, votre chèque ae virement prévu pour ta eorretpondanee, tout le» renseianementt utile.*

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION :

Le nùmërb (France et Colonies).....	300 francs
(Etranger)	350 franco
8 numéros (France et Colonies).....	1.500 francs
(Etranger)	1.800 francs
Souscription de soutien à 6 numéros	2.500 francs

MOHAMMED DIB

UN ETE AFRICAIN

*

...« C'est le destin en suspens de tout un peuple qui nous est montré dans une sorte de « panoramique » dont l'objectivité fait la force, la vérité, l'émotion. »

Editions du Seuil 27. Bue
Jacob — PARIS

JEAN L'ANSELME

AU BOUT DU QUAI

Poèmes poétiques et poèmes prosiflés de la vie uburlesque

« Je n'aime pas les enfants de cœur, ils ont le genou fléchissant trop facile et ils se mettent à quatre pattes par habitude, mais j'aime le cœur des enfants... »

ROUGERIE

COMMUNIQUÉ :

Les Éditions PAUL NEFF, à Vienne (Autriche), viennent de publier le premier volume de leur Anthologie NEFF, dont sept volumes ont été envisagés et qui sera un recueil de contes en prose de la littérature mondiale contemporaine. Le premier volume contient 87 contributions émanant d'auteurs de 37 pays différents.

Les Éditions PAUL NEFF sont en train de préparer le deuxième volume — Contes de terreur et de surnaturel — qui paraîtra en 1961 et le troisième volume — Contes d'animaux — qui paraîtra en 1962. Les auteurs désireux de contribuer à ces ouvrages sont priés de bien vouloir envoyer leurs contributions ou de demander des renseignements à

PAUL NEFF VERLAG

Anthologie-Eleihe

Gumpendorf erstr. 5

VIENNE VI (AUTRICHE)

Postsparkassen-Konto In Wlen 126.362 Creditanalt-
Bankverein, Zweigstelle Wien I, Kärntnerring
1, Kg 1847 Telegramm-
Adresse ; Neffrerlag Wieu